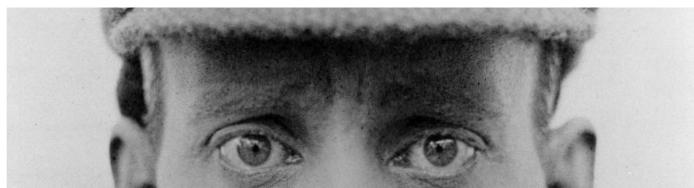


Made in France

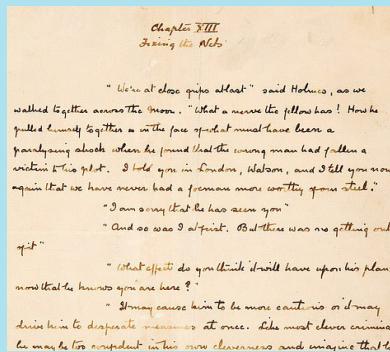


Le locataire de Baker Street connaît, depuis son apparition sur les étals des libraires, un franc succès chez les gaulois. Et cela se traduit depuis le début du 20^e siècle jusqu'à nos jours par une production artistique abondante et variée, inspirée par son univers.

C'est ce que nous avons voulu célébrer dans ce douzième numéro de la Gazette du 221B, en faisant un tour d'horizon, malheureusement loin d'être exhaustif, des films, romans, BD et même réflexions philosophiques qu'Holmes a inspirés de notre côté de la Manche. En remerciant particulièrement Mélisande, 13 ans, qui a offert ce Sherlock d'inspiration manga pour illustrer ce numéro, levons nos verres à la santé du Made in France.



Édito et news de l'univers de Sherlock Holmes.....	p 1
Interview de Xavier Mauméjean	p 2
Sherlock Holmes et le cinéma français, par Xavier Bargaue...	p 5
Les trésors français de la bibliothèque de Toronto, par Jessie Amaolo.....	p 10
Sherlock Holmes et la Phénoménologie, par Jean-Marc Rouvière.....	p 15
Critique de Dans la tête de Sherlock Holmes, Tome 2, par Martha Hudson.....	p 18
Sélection de pastiches de France.....	p 20
Interview d'Éric Larrey.....	p 22
Chronique de la littérature au temps de Sherlock Holmes : Perception(s) de la littérature française dans la société victorienne, par Fabienne Courouge	p 26



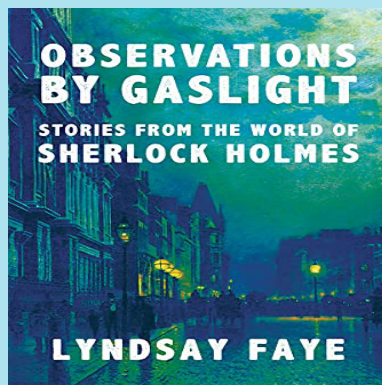
Un manuscrit de Conan Doyle vendu aux enchères

Le 6 novembre dernier a eu lieu à Dallas la vente aux enchères d'une page originale du *Chien des Baskerville*.

Les pages du manuscrit avaient été séparées par leur éditeur américain à la sortie du roman en 1902 afin d'en organiser la promotion.

Hélas, bien peu de ces pages ont survécu, ce qui fait de cet exemplaire un document exceptionnel.

L'acheteur, resté anonyme, est monté jusqu'à la somme de \$423,000.00 pour l'acquérir.

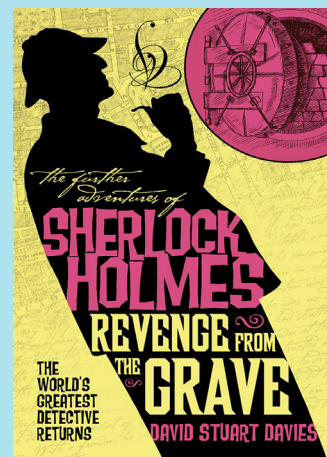


Observations By Gaslight de Lyndsay Faye

L'auteure de *Nous ne sommes qu'ombre et poussière* nous propose en cette fin d'année une formule originale : Holmes et Watson racontés à travers les échanges épistolaires de leurs compagnons de route.

De Mrs Hudson à Stanley Hopkins en passant par Lestrade ou Irene Adler, Faye brosse, en une quinzaine de récits, des portraits inédits du grand détective et de son acolyte de toujours.

Sortie le 8 décembre 2021



Revenge From The Grave de David Stuart Davies

Trois ans après sa « mort » dans les chutes du Reichenbach, Holmes est revenu à Londres et se trouve confronté à l'empire criminel de Moriarty, encore très vivace. À tel point que le détective et son ami Watson finissent par se demander si le Napoléon du crime n'est pas, lui aussi de retour...

Sortie le 18 janvier 2022



INTERVIEW DE XAVIER MAUMÉJEAN



Dans son nouvel ouvrage, *Sherlock Holmes, détective de l'étrange*, Xavier Mauméjean, membre du Collège de Pataphysique, signe une étude érudite et ludique pour montrer comment Sherlock Holmes, a contaminé d'autres genres littéraires : SF, fantastique, heroic fantasy. Son livre d'analyse littéraire est truffé d'anecdotes et de conseils de lecture. Il revient aujourd'hui dans les colonnes de La Gazette du 221B pour nous présenter son nouvel opus.

G221B : Bonjour Xavier, Nous sommes ravis de vous retrouver. *Sherlock Holmes, une vie* date de 2011. Cette année, vous revenez avec *Sherlock Holmes, détective de l'étrange*. Écrire sur le grand détective et son univers vous a-t-il manqué pendant ces 10 ans ?

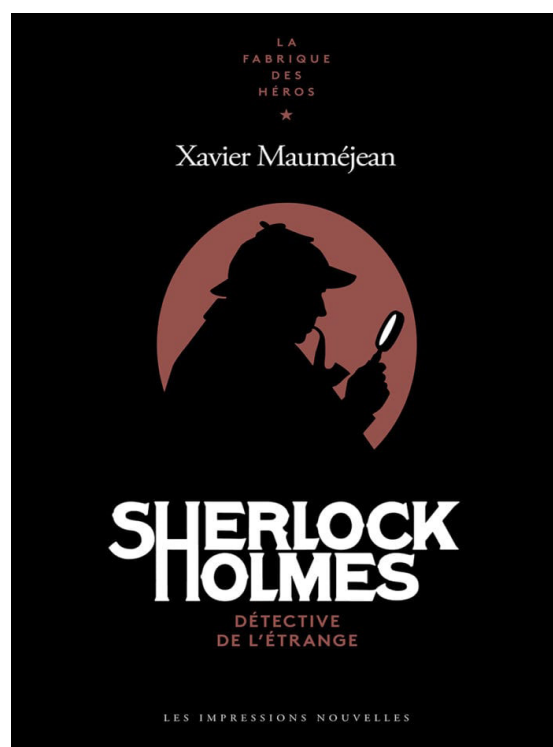
Xavier Mauméjean : Bonjour. Non, cela ne m'a pas manqué, et d'ailleurs je n'avais pas l'intention d'écrire à nouveau sur le résident de Baker Street. Il se trouve que la très jolie collection La Fabrique des Héros m'a proposé d'écrire un titre. La collection compte nombre de beaux essais consacrés à Batman, Astro Boy, Maigret, Barbarella ou Martine, entre autres, et se caractérise par une approche d'analyse originale. Je me suis alors dit qu'il pourrait être intéressant d'approcher l'un des phares du roman policier quand il enquête hors du strict contexte policier, ici le fantastique, la fantasy et la science-fiction.

G221B : *Sherlock Holmes, une vie* est un pastiche tandis que *Détective de l'étrange* est un essai littéraire. Quels sont les points communs et les différences entre l'écriture de ces deux genres et avez-vous une préférence pour l'une des deux ?

X.M. : Spontanément, j'aurais tendance à dire que les deux genres sont différents, puisque l'un tient de la création et l'autre de l'étude. En réalité, ils ont en commun de mettre au jour les constantes du personnage, ce qui fait son identité. Les deux approches me paraissent complémentaires.

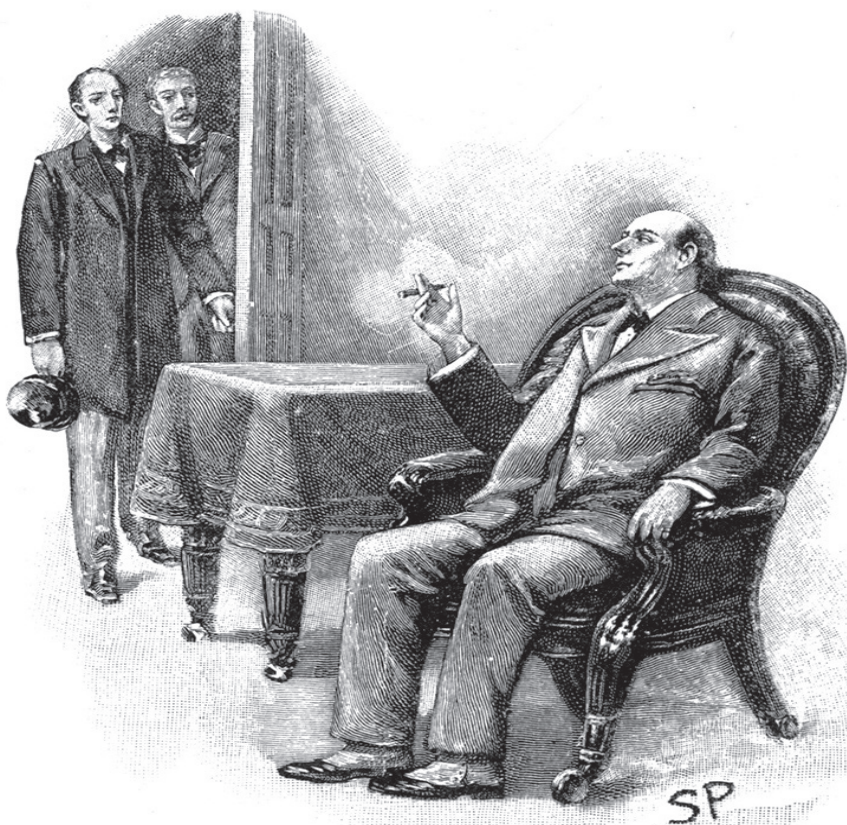
G221B : Dans votre introduction, vous expliquez cependant que l'archétype que Sherlock Holmes représente ne saurait se résumer à cela. Si importante soit-elle, la fascination qu'exerce la justesse des déductions du locataire du 221b Baker Street succède à celles que produisirent en leur temps celles des

trois princes de Serendip, de Zadig ou du Chevalier Dupin. En revanche, il y a bien d'autres choses pour faire de Holmes un détective de l'étrange. Pouvez-vous nous donner des exemples dans le Canon ?



X.M. : Déjà, comme je l'indique dans l'essai, nombre d'*untold stories*, ces histoires évoquées mais non racontées par le docteur Watson. Notamment celles qui ouvrent la nouvelle *Le Problème du pont de Thor* qui sont une véritable invitation au merveilleux. Ensuite, certains récits, tels *Le Vampire du Sussex* ou bien sûr *Le Chien des Baskerville* privilégient une forme fantastique, proche du gothique anglais, avant de fournir une résolution rationnelle. Disons que le Canon ouvre quantité de pistes pour des récits imaginaires, et d'ailleurs nombre d'auteurs s'y sont engagés.

G221B : Selon vous, Conan Doyle a ouvert la possibilité de faire de Holmes un détective de l'étrange. Vous faites remarquer qu'il lui attribue une adresse fictive, donne des titres suggestifs à ses aventures (*Le Vampire du Sussex*, etc.) émoustille notre imagination avec des *untold stories* dignes d'entrer dans la catégorie du fantastique (*le rat géant de Sumatra...*) Comment expliquez-vous que le lecteur réponde aussi bien à ces facteurs d'étrange ?



“‘COME IN,’ SAID HE, BLANDLY.”

X.M. : Je pense que Conan Doyle nourrissait un véritable intérêt pour l'imaginaire. Et je ne parle pas de son attirance pour le spiritisme qui remonte au moins à 1887 et relève non pas de la création littéraire, mais de préoccupations intimes. Cet intérêt qui colore ici et là les aventures de Sherlock Holmes est perceptible par le lecteur et fait écho à son propre souci du merveilleux. Le lecteur contemporain de Doyle, mais aussi l'amateur ultérieur, ce qui explique une véritable tradition de l'imaginaire liée à Sherlock Holmes.

G221B : Voyez-vous *Les Aventures de Sherlock Holmes* comme un conflit entre l'étrange et le rationnel ?

X.M. : Plutôt comme la volonté du rationnel à saisir la totalité du réel, à réduire l'inconnu au connu. C'est pourquoi, dans les apocryphes imaginaires de Sherlock Holmes, le détective n'est jamais surpris quand il est confronté au fantastique, à la fantasy ou à la science-fiction. Pour lui, il s'agit de modalités inédites du réel qu'il doit comprendre.

G221B : Allons plus loin... insinuez-vous que Sherlock Holmes redéfinit le réel ?

X.M. : Mieux, il le fait advenir, et cela dès les récits originaux. Ce n'est pas Holmes qui s'adapte au monde, mais le monde qui s'adapte à Holmes. Ses raisonnements tombent la plupart du temps juste, alors que les possibilités d'autres interprétations sont légion. Dans l'essai, je donne comme exemple le raisonnement des deux frères Holmes dans *L'Interprète grec* qui est un véritable numéro d'équilibristes. Mais ils ont raison, littéralement ils possèdent la raison capable non seulement d'expliquer le réel, mais de le faire advenir.

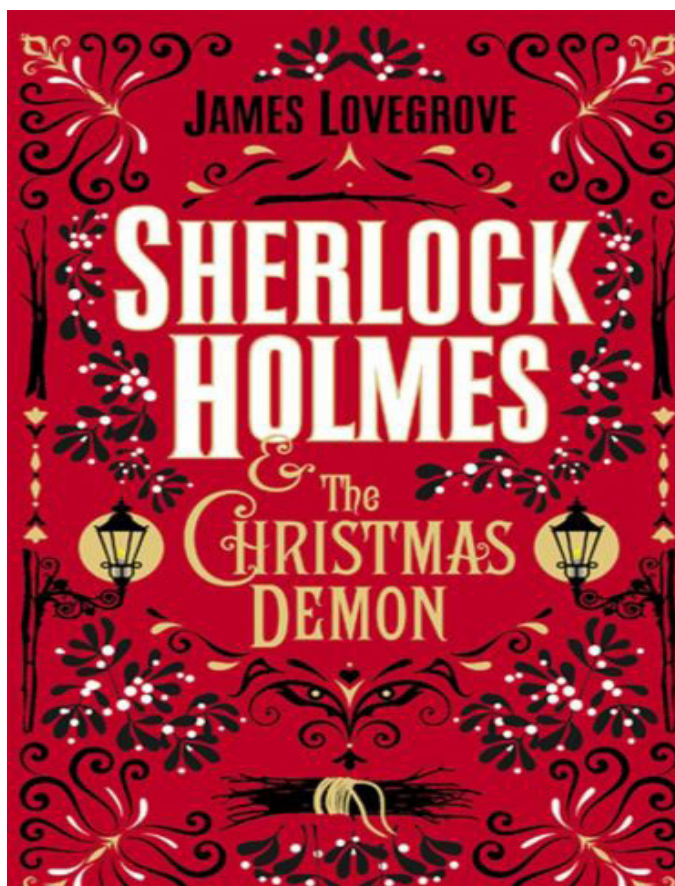
G221B : Vous démontrez également ce statut de détective de l'étrange par l'examen des évolutions que nombre d'écrivains font connaître à Holmes dans leurs œuvres pastiches. Quelles sont pour vous les œuvres qui illustrent le mieux cette affirmation ?

X.M. : C'est bien sûr très subjectif, disons celles, nombreuses, que je mentionne dans l'essai, avec bien sûr l'impossibilité d'être exhaustif. Les apocryphes holmésiens liés à l'imaginaire sont nombreux, et le genre se porte bien.



G221B : Vous effectuez un tour d'horizon des rencontres de Sherlock Holmes avec d'autres personnages mythiques comme Dracula ou Tarzan. Quel œil portez-vous sur les dernières publications lui faisant faire une incursion dans l'univers lovecraftien, comme celles de Loïs H. Gresh ou de James Lovegrove ?

X.M. : Je me suis penché sur la trilogie de James Lovegrove, parce qu'elle me paraît intéressante en tant que projet littéraire. Il ne s'agit pas d'une addition de trois romans comme l'on exploite un



filon, mais d'une trilogie qui revisite trois époques déterminantes dans la vie du détective et en fournit une nouvelle lecture. Cela dit, je préfère la veine classique des pastiches holmésiens de Lovegrove, dont le très réussi *The Christmas Demon* qui se réapproprie une autre tradition, celle typiquement anglo-saxonne des contes de Noël.

G221B : Cependant, vous faites l'impasse sur la dimension mystique voire religieuse de Sherlock Holmes (canon, mort et résurrection...). Quelle en est la raison ?

X.M. : Simplement parce que l'on n'est pas ici dans la création littéraire procédant de l'imaginaire, mais dans la spéculation religieuse ou métaphysique qui relève des choix de chacun.

G221B : Par ailleurs, vous évoquez peu Watson. Pourquoi cette relative discrétion sur l'acolyte du grand détective ?

X.M. : Parce que l'essai porte sur Sherlock Holmes, en tant que détective dans les genres de l'imaginaire, et comme tel Watson est son acolyte. Cependant, j'évoque régulièrement Watson, souvent quand il sort du cadre qui lui est habituellement assigné. Mais surtout, j'étudie sa position fondamentale de narrateur qui est, d'une certaine manière, plus importante que celle du détective. Holmes est ce que Watson nous en dit. Et puis n'oublions pas que Watson est un narrateur non fiable. Dans le récit, il réagit à la progression de l'enquête, alors que par définition, il en connaît toutes les étapes et la conclusion lorsqu'il rédige l'aventure.

G221B : Sherlock Holmes grâce à de multiples continuateurs de l'œuvre de Conan Doyle s'affranchit même du temps et des propriétés de l'univers connu. Il accède même au statut de merveille. C'est un personnage de conte de faits étranges. Selon vous est-ce parce qu'il n'a aucune limite que nous ne pouvons pas nous passer de lui ?

X.M. : Je pense au contraire qu'il a des limites, qui sont les traits qui le caractérisent. Il présente des constantes à ce point fortes qu'elles peuvent être réinterprétées. La série *Elementary* le montre bien, davantage me semble-t-il, que la série britannique *Sherlock*, assurément réussie mais qui relève davantage de la transposition que de la véritable recreation. Selon moi ce sont donc les constantes, et non le merveilleux, qui assurent la longévité du détective.

G221B : Je ne saurai vous quitter sans vous demander si vous avez des projets holmésien dans les mois ou les années à venir...

X.M. : Aucun, pour citer James Bond, mais il ne faut jamais dire jamais.

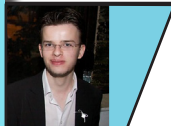
Interview réalisée par Thierry Gilibert



275 productions holmésiennes au compteur d'IMDB... Cela valait bien une rubrique dans la Gazette du 221B. Eh bien, la voici ! Dans chaque numéro, Xavier BARGUE, érudit et passionné de séries et films holmésiens, va braquer les projecteurs sur un de ses coups de cœur ou ses coups de gueule.

CHRONIQUES DU CINÉMA HOLMÉSIEN

SHERLOCK HOLMES ET LE CINÉMA FRANÇAIS



Xavier BARGUE
Le Cercle Holmesien de Paris
lecerclerhodesien.fr

Le cinéma et la télévision regorgent d'adaptations françaises des aventures d'Arsène Lupin, de Maigret ou encore de l'univers d'Agatha Christie. Sherlock Holmes reste en revanche le grand oublié des écrans français. Ou presque.

Est-il possible d'écrire un article sur Sherlock Holmes dans le cinéma français ? A priori, la réponse est non. Et pour cause : il n'existe aucun long métrage français diffusé au cinéma, mettant en scène Sherlock Holmes. Pas même dans les quelques adaptations au cinéma des aventures d'Arsène Lupin, dont Herlock Sholmès est absent. Doit-on, alors, mettre tout de suite un point final à cet article en signant le plus courte chronique jamais écrite pour la Gazette du 221B ? Certainement pas !

La série Georges Tréville (1912)

Certes, le cinéma français n'a jamais produit de long métrage holmésien, mais il a en revanche produit des courts métrages. Huit courts métrages pour être exact, adaptés en 1912 des nouvelles de Conan Doyle. L'acteur Georges Tréville y incarne Sherlock Holmes. De nos jours, seuls deux des huit courts-métrages ont survécu : *Le Trésor des Musgrave* (et non *Le Rituel des Musgrave*) ainsi que *Les Hêtres Rouges*. Reste à savoir si ces films peuvent réellement être considérés comme français : malgré l'implication de la société Éclair et d'une équipe française, il s'agit en réalité d'une coproduction franco-britannique tournée dans le sud de l'Angleterre. Qu'importe.

Difficile de porter un regard critique sur cette série puisque nous ne connaissons de nos jours qu'un quart de son contenu. Pour autant, les deux épisodes préservés, ainsi que quelques documents d'époque, nous permettent d'avoir une idée assez précise du style d'ensemble. Premier constat : les personnages gesticulent beaucoup. *Les Hêtres Rouges* nous montre ainsi un Dr Rucastle particulièrement démonstratif dans

sa fureur, n'hésitant pas à se tourner vers la caméra pour faire des signes supplémentaires au spectateur. Deuxième constat : Watson est absent. Holmes vit seul à Baker Street et mène ses enquêtes seul.



Le Trésor des Musgrave, 1912

Troisièmement, pour simplifier la narration, les épisodes ne cherchent pas réellement à créer du suspense. Les criminels sont connus du spectateur dès les premières minutes de chaque film et, à la manière d'un Colombo, le travail de Holmes consiste à découvrir ce que le public sait déjà. Enfin, quatrième et dernier constat : le format « court-métrage » d'environ 20 minutes par épisode se traduit par une simplification et un remaniement des intrigues en prenant parfois des libertés avec le Canon. Ainsi apprend-t-on dans l'ouvrage *Sherlock Holmes on Screen* d'Alan Barnes que dans l'adaptation du *Ruban moucheté*, la stratégie de Holmes consiste à demander la main d'Helen Stoner pour voir comment le Dr Roylott

La Gazette du 22/1B

va s'y prendre pour empêcher le mariage de sa belle-fille. De même, dans *Le Trésor des Musgrave*, Rachel Howells est présente au manoir des Musgrave et finit par avouer son crime, tandis que dans la nouvelle d'origine, la jeune femme a déjà pris la fuite depuis longtemps et ne sera jamais retrouvée..

Une aventure de Sherlock Holmes (1967)

En l'absence d'autres productions holmésiennes françaises produites pour le grand écran, il faut donc se tourner vers le petit écran pour approfondir le sujet. Mais là encore, la récolte est maigre. Le seul véritable long-métrage français mettant en scène Sherlock Holmes est le téléfilm *Une Aventure de Sherlock Holmes* diffusé par l'ORTF à Noël 1967. Le détective y est joué par Jacques François. L'intrigue est adaptée de la pièce *Sherlock Holmes* (1899) de William Gillette, traduite et remaniée par Pierre Decourcelle en 1907 pour être jouée en France. Du fait que le texte de la pièce reprend lui-même certaines séquences du Canon, les amateurs reconnaîtront sans mal diverses scènes reprises ou inspirées du *Signe des quatre*, d'*Un scandale en Bohême* ou de *La Maison vide*. Le film se caracté-

rise aussi et surtout par son style théâtral assumé. Rien de surprenant pour une adaptation de pièce de théâtre, mais le jeu des acteurs s'avère souvent exagéré, notamment celui de Jacques François, qui passe du détective froid et cassant à l' amoureux transi et mielleux lorsqu'il se trouve en compagnie d'Alice Brent. Le mélange des genres fait entrer ce film dans la catégorie des gentils nanars holmésiens, frôlant parfois la douce ambiance de sitcom aux décors en carton-pâte.



On notera par exemple cette séquence où le détective apparaît comme par magie à l'étage de la maison Orlebar alors qu'il venait d'en sortir par le rez-de-chaussée, s'exclamant avec grandiloquence au sujet de sa bien-aimée Alice : « À la minute où elle aura besoin de moi... je serai là ! ». La réplique est à l'image de ce Holmes peu canonique, à la fois très guindé et très émotif. S'ensuit un plan dans lequel les propriétaires des lieux se pâment dans l'escalier en poussant des gémissements plaintifs, abattus par le don d'ubiquité (ou de téléportation) du détective. Notons également les derniers mots de ce téléfilm, qui en disent long à eux seuls : (Holmes) : « Nous allons passer à table... et on servira le poisson ». (Watson) : « Hé beh, mais comment dire, comment savez-vous qu'il y aura le poisson ? ». (Holmes) : « Écoutez Watson, il y a du vin blanc sur la table, et de part et d'autre des assiettes, des couverts à poisson ».

Nous avions en effet oublié de dire que Watson est ici encore plus benêt que dans l'interprétation de Nigel Bruce.

UNE AVENTURE DE SHERLOCK HOLMES

Réalisation de Jean-Paul CARRERE
Directeur de la photo : Marc FOSSARD

Une pièce de Pierre DECOURCELLE
d'après Conan DOYLE

Décors de Roger BRIAUCOURT
et Alain NEGRE

avec
Jacques FRANÇOIS Sherlock Holmes
Grégoire ASLAN Professeur Moriarty
Jacques ALRIC Dr Watson
Jacques CASTELOT Murray Orlebar
Edith SCOB Alice Brent
Claude CONFORTIS Bribb
Nathalie NEXVAL Madge Orlebar
Armand MEFFRE Boswick
Michel SCHOCK Fiechter
Claude RICHARD Baron d'Altenheim
Pierre de SÉLÉAND Benjamin Stinberg
Lucien HUBERT Jarvis
Maurice CHARVEY Jarvis
Patrick DESHAIS Jarvis
Yves CARLEVARIS Jarvis
Eliane DECHARTRE John

L'EPOQUE ET LE LIEU
En avril 1890, à Londres.

LE THEME

Deux cerveaux, deux intelligences géniales et redoutables, se livrent un combat sans merci. L'un des protagonistes de ce duel est le plus célèbre détective de tous les temps : Sherlock Holmes. Son ennemi, le professeur Moriarty, est un chef de bande insaisissable surnommé « le Napoléon du crime ». Au cours d'une affaire de lettres compromettantes qu'il s'agit de restituer à son propriétaire, Sherlock Holmes trouve son ennemi lui barrant le chemin : notre héros saisit cette occasion de livrer le bandit à la justice. La lutte sera dure, serrée, mais la victoire du détective n'en aura que plus de prix.

SI VOUS AVEZ MANQUE LE DEBUT

Dans le cabinet de travail de son appartement de Baker Street, un homme long et mince, aux yeux vifs et percants, est allongé sur un monceau de coussins. En fait, Sherlock Holmes, car c'est bien de lui qu'il s'agit, réfléchit intensément à un problème, probablement très complexe si on le mesure à la quantité de livres et de notes éparpillés sur le sol. Billy, le jeune groom, interrompt cette méditation : il vient prendre des ordres à propos du déjeuner du lendemain. Mais on s'enne et un personnage corpulent et moustachu, le docteur Watson, apparaît, cordialement accueilli par son hôte. Les deux hommes sont de vieux amis...



Le Dr Watson (Jacques Alric), Sherlock Holmes (Jacques François) et Alice Brent (Edith Scob). L'affaire est grave, mais ils finissent de s'en amuser.



Sherlock Holmes, flamboyant. Accuse Murray (Jacques Castelet).



Le professeur Moriarty (Grégoire Aslan) s'est promis de mettre le détective hors d'état de contraindre ses entreprises coupables.



Sherlock Holmes, selon son habitude, laisse croire à l'adversaire qu'il ne se mêle de rien. En réalité, il reste toujours très attentif.



Théâtre télévisé : *Le Chien des Baskerville* (1974)

La télévision française rend de nouveau hommage au théâtre holmésien en 1974 en diffusant une adaptation du *Chien des Baskerville* dans l'émission « Au théâtre ce soir ». La pièce est jouée devant un public qui s'avère très discret, au point qu'on se



demande s'il ne se serait pas endormi pendant la représentation. Il y aurait de quoi tant cette adaptation se caractérise par son aspect soporifique. Les contraintes du théâtre réduisent en effet l'intrigue à de longs dialogues et l'atmosphère du Dartmoor n'est pas au rendez-vous. On aurait pu espérer a minima des jeux de lumière pour créer d'éventuelles ambiances nocturnes, mais les projecteurs restent braqués sur la scène pendant les 2h15 de la représentation, ce qui n'aide pas à entrer dans l'ambiance sombre de Baskerville Hall. Le chien est également aux abonnés absents puisqu'il n'était pas possible de faire entrer un molosse enragé sur scène pour croquer les mollets de Sir Henry. Il faudra donc se contenter de bruitages de chiens et de coups de feu en coulisse. Seul intérêt de la représentation : les contraintes du théâtre amènent également quelques remaniements scénaristiques. Les holmésiens s'amuseront donc à relever les divergences face au texte d'origine, comme le fait que Holmes et Watson se rendent ensemble au manoir pour éviter les échanges épistolaires, ou encore le fait que Stapleton ne finisse pas englouti dans le borbier de

Grimpen. D'autres changements sont apportés sans raison particulière : Sir Henry devient par exemple Sir William, et Sir Charles devient Sir David. Allez savoir pourquoi...

Le Signe des Quatre (1975)

Notons l'existence d'un autre téléfilm, *Le Signe des Quatre*, diffusé en 1975 dans la série « Les grands détectives ». Produit par Antenne 2 et Bavaria Film, il s'agit en réalité d'un téléfilm franco-germanique tourné en allemand avec des acteurs de la RFA. La version « française » est donc une version doublée. Rolf Backer y incarne Sherlock Holmes. Peu de choses à dire sur ce moyen-métrage de 50 minutes : l'intrigue du *Signe des Quatre* est condensée pour tenir dans ce format court, au point de bâcler le déroulement de l'enquête. Holmes semble ainsi avoir des super-pouvoirs de déduction, puisqu'il lui suffit d'inspecter brièvement le manoir des Sholto pour deviner tous les tenants et aboutissants de l'affaire, en remontant jusqu'à l'époque où Jonathan Small avait rencontré le major Sholto aux îles Andaman. Plus généralement, le jeu des acteurs se révèle assez mauvais. Lestrade est caricatural dans



sa compréhension erronée de l'affaire et Watson ne sert à rien, pas même à s'étonner des déductions de Holmes. Notons enfin que Tonga, que l'on aurait pu croire inspiré de Chewbacca si *Star Wars* n'était pas sorti deux ans plus tard, tire ici avec sa sarbacane des flèches agrémentées de jolies touffes de plumes à l'arrière pour faire plus exotique. Le manque de



de temps va jusqu'à empêcher le film de disposer d'une véritable conclusion : Jonathan Small est arrêté, le trésor a disparu, Watson ne vient plus à Baker Street car il est marié, au revoir.

À la manière de Sherlock Holmes (1956)



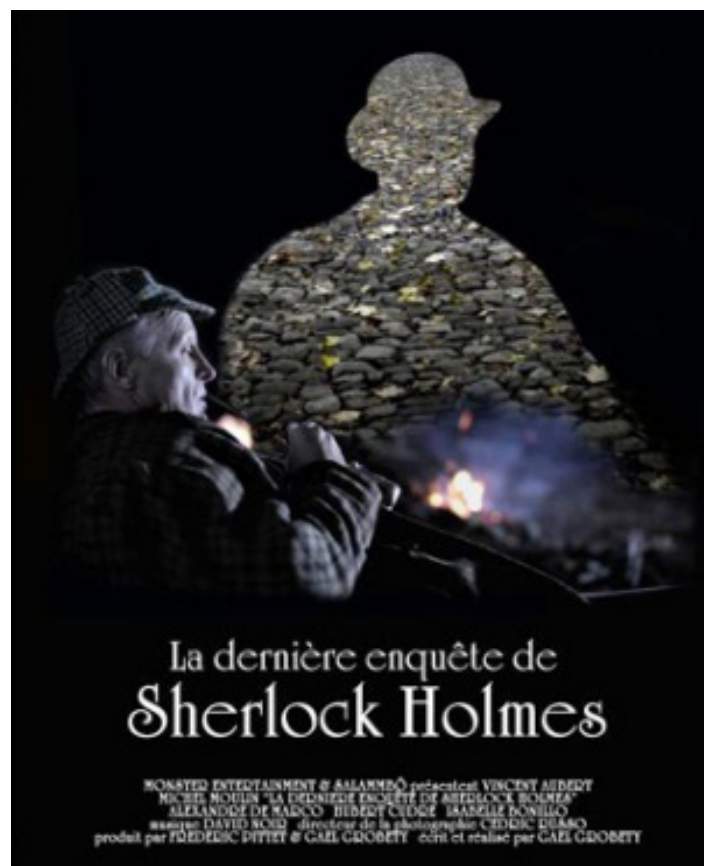
Puisque nous avons déjà fait le tour des rares productions holmésiennes à-demi ou entièrement françaises, attardons-nous une minute sur un film cette fois-ci bien français, mais non holmésien, au titre intrigant : *À la manière de Sherlock Holmes* (1956), réalisé par Henri Lepage. Tout est dans le titre : le film se concentre sur une enquête résolue « à la manière de Sherlock Holmes » par un dénommé Marval, directeur des services techniques de la police de Rouen. Le détective de Baker Street est donc absent de l'intrigue, qui du reste ne se déroule pas à Londres, mais en Normandie. Les holmésiens sauront néanmoins y voir une œuvre lointainement inspirée du *Signe des Quatre* (encore !) avec la présence de fléchettes empoisonnées tirées à la sarbacane (sans plumes cette fois), mais aussi d'une fuite en bateau et d'un magot donnant lieu à une course-poursuite avec les forces de l'ordre. On notera également la présence d'un collectionneur d'animaux sauvages pouvant rappeler l'ambiance du *Ruban moucheté*. À l'exception de ces éléments, les liens avec l'univers de Sherlock Holmes restent ténus. Marval est un enquêteur certes intelligent, mais peu présent à l'écran. On pourra lui reconnaître le sens du détail cher à son modèle britannique, ainsi que de bonnes méthodes, comme celle consistant à faire surveiller la clinique chirurgicale de Rouen après avoir découvert des tâches de sang suspectes sur les lieux du

crime, ce qui permettra d'identifier rapidement un suspect. En revanche, aucune déduction géniale « à la Sherlock » ne viendra faire la différence face à l'inspecteur de police en charge de l'affaire, suffisamment compétent pour faire avancer lui-même l'enquête sur de bons rails.

Les courts-métrages : *La Dernière Enquête de Sherlock Holmes* (2010), *Kerloc'h* (2018)

En nous éloignant des productions diffusées sur petit ou grand écran, signalons également l'existence de deux courts-métrages modernes mettant en scène Sherlock Holmes avec plus de réussite que la plupart des œuvres que nous avons citées jusqu'à présent.

Le premier, intitulé *La Dernière enquête de Sherlock Holmes*, réalisé par Gaël Grobéty et sorti en 2010,



n'est pas à proprement parler un court-métrage français. Il s'agit d'un court-métrage de Suisse romande. Mais encore une fois, les productions holmésiennes françaises étant rares, nous ferons une entorse au règlement pour intégrer ce film à notre article. Et nous en profiterons pour lui décerner notre Palme d'Or. Il s'agit en effet sans aucun doute de l'œuvre cinématographique francophone la

La Gazette du 221B

plus aboutie autour de l'univers de Sherlock Holmes. Intrigue originale, acteurs convaincants, rebondissements inattendus : tous les ingrédients sont réunis pour aboutir à un excellent film que chaque holmésien devrait prendre le temps de regarder.



Le second court-métrage est quant à lui breton. Il s'agit de *Kerloc'h* (2018), réalisé par Benoît Grémare. On notera que le court-métrage avait été diffusé en avant-première, en compagnie du réalisateur et d'une partie de l'équipe, à l'occasion de la journée annuelle 2018 du Cercle Holmésien de Paris. Le film met en scène le détective Kerloc'h dans une enquête à huis clos inspirée du Cluedo. Il faut ici découvrir le lieu du meurtre, l'assassin et l'arme employée. Originalité : le travail d'identification du meurtrier se fait à partir d'éléments psychologiques et du signe astrologique des suspects.

Les inclassables : *Sherlock Yack*, *Sherlock Holmes* et le mystère du porc-épic...

Enfin, pour terminer en apothéose cette chronique, évoquons la présence de références holmésiennes dans diverses productions françaises toutes plus inclassables les unes que les autres. À commencer par *Casimir Détective*, un épisode de « L'Île aux enfants » dans lequel le célèbre Casimir apparaît affublé d'une deerstalker pour mener l'enquête sur la disparition de divers objets en essayant de concurrencer « Merlock Folmès », mobilisé lui aussi sur cette affaire. Soulignons également l'existence d'un bref épisode de l'émission *Merci Bernard* dans lequel Philippe Khor sand offre aux spectateurs « un gain de temps de trois heures » en leur révélant le nom du meurtrier du roman *Le Chien des Baskerville*. Ce gain de temps n'en est pas vraiment un, puisque le coupable et la victime mentionnés sont en réalité absents du roman. Enfin, quitte à remonter loin dans les références holmésiennes inclassables, signalons l'existence d'une série

de courts-métrages animés des années 1920 mettant en scène « Charlot K'Holmès », un Sherlock Holmes apparaissant sous les traits de Charlot, autrement dit Charlie Chaplin. Tout ceci est bel et bien made in France.

Dans un genre plus moderne, n'oublions pas d'évoquer l'improbable série *Sherlock Yack* de 2011, qui a fait partie des dessins animés diffusés en matinée sur TF1. Les holmésiens aguerris devront se montrer courageux pour regarder de bout en bout cette série composée de 52 épisodes de 13 minutes environ, calibrés pour un public d'environ 8 à 12 ans. À chaque épisode, *Sherlock Yack* (un yack portant un macfarlane) mène l'enquête sur un fait divers survenu dans le monde animalier qui l'entoure. Les épisodes s'intitulent ainsi *Qui a bouché la trompe de l'éléphant ?*, *Qui veut paner le pi-*

ranha ?, ou encore *Qui a noué la pieuvre ?*. Croyez-le ou non, mais l'humour fonctionne plutôt bien ! À chaque fois, le détective identifie divers suspects puis demande au spectateur s'il est en mesure de trouver le coupable. La solution est ensuite donnée



par un *Sherlock Yack* doucement farfelu, s'exclamant régulièrement « Nom de dri de nom de dzo ! », sans qu'il faille chercher un sens à cette expression. Cette réplique remplace le traditionnel « Élémentaire mon cher Watson », qui du reste ne pouvait pas être employé ici puisque l'acolyte de *Sherlock Yack* n'est plus Watson, mais Hermine, issue de l'espèce du même nom.

Enfin, nous ne pouvions terminer cette chronique sans vous inviter à découvrir sur Youtube le court-métrage *Sherlock Holmes et le mystère du porc-épic*, mis en ligne en 2017 par une troupe d'amateurs. Ce chef d'œuvre de 15 minutes vous donnera certainement une nouvelle image de l'inséparable duo Holmes-Watson. Au programme : *Dirty Dancing*, *Watsonmobile* et *pizza margherita*. Nous n'en dirons pas plus...



LES TRÉSORS FRANÇAIS DANS LA COLLECTION ARTHUR CONAN DOYLE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE TORONTO



Jessie Amaolo
Responsable de la collection
Arthur Conan Doyle
à la bibliothèque de Toronto

Au cœur de la bibliothèque de Toronto, des dizaines de milliers de livres et de souvenirs sur Sherlock Holmes et son auteur sont à la disposition du public dans une grande pièce qui rappelle le salon du 221b. Jessie Amaolo, conservatrice de la collection Arthur Conan Doyle et Peggy Perdue, holmésienne de renom et superviseure des collections spéciales de la bibliothèque nous dévoilent les pièces françaises de la collection, particulièrement appréciées dans ce pays bilingue.



La Collection Arthur Conan Doyle de la Bibliothèque publique de Toronto est l'une des plus importantes collections au monde consacrées à Conan Doyle et à sa création la plus célèbre, Sherlock Holmes. Tout a commencé il y a 50 ans lorsqu'un marchand de livres rares de Toronto a vendu à la Bibliothèque une importante collection de romans policiers en édition originale (dont beaucoup de Conan Doyle).

Peu de temps après cet achat, la Bibliothèque accueillait quatre dons importants, base de la Collection. Aujourd'hui, elle contient plus de 25 000 articles : livres,

manuscris, périodiques et objets divers (photos de tournage, affiches, articles de journaux, programmes de théâtre, souvenirs, gadgets et œuvres d'art originales).

Le cœur de la collection comprend des ouvrages de fiction écrits par Conan Doyle dans des genres variés : aventure, mystère, horreur, science-fiction, fantasy et fiction historique ainsi que des œuvres d'autres auteurs tels que des adaptations, des pastiches et des parodies des aventures de Sherlock Holmes. Il contient également des essais écrits par Conan Doyle traitant d'histoire ou de voyages, des chroniques judiciaires, de spiritisme, ainsi



que des documents de recherche contemporains.

La collection est financée par les Amis de la Collection Arthur Conan Doyle, une association qui aide la Bibliothèque à maintenir, à améliorer et à faire connaître la collection. Un groupe local appelé « The Bootmakers of Toronto » fondé en 1972, se réunit quant à lui régulièrement à la Bibliothèque pour discuter des histoires de Sherlock Holmes.

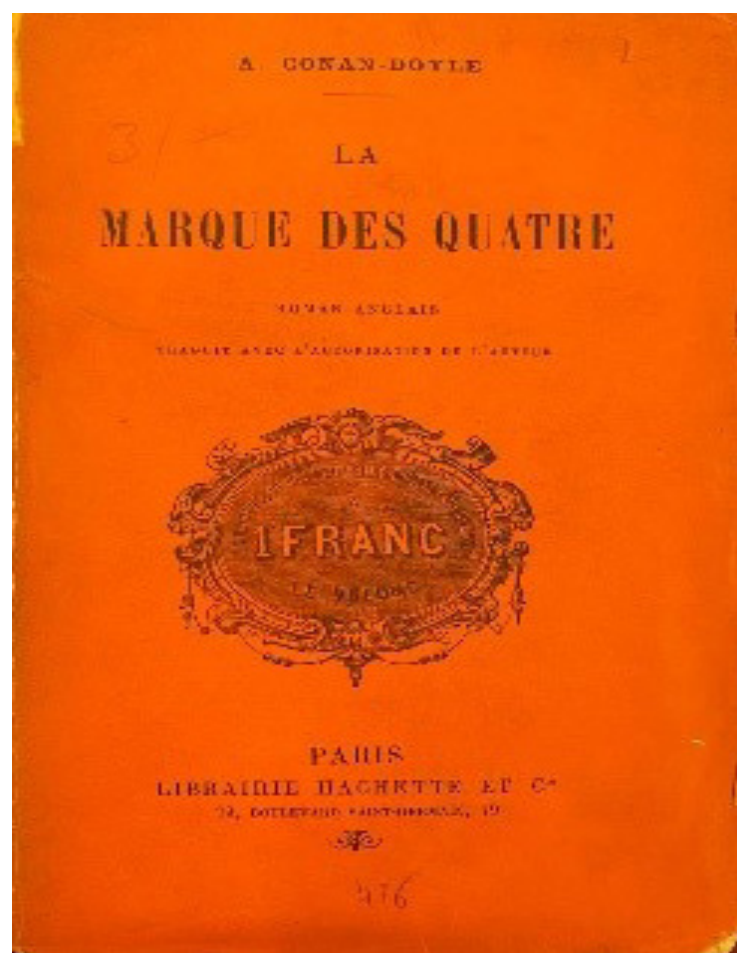
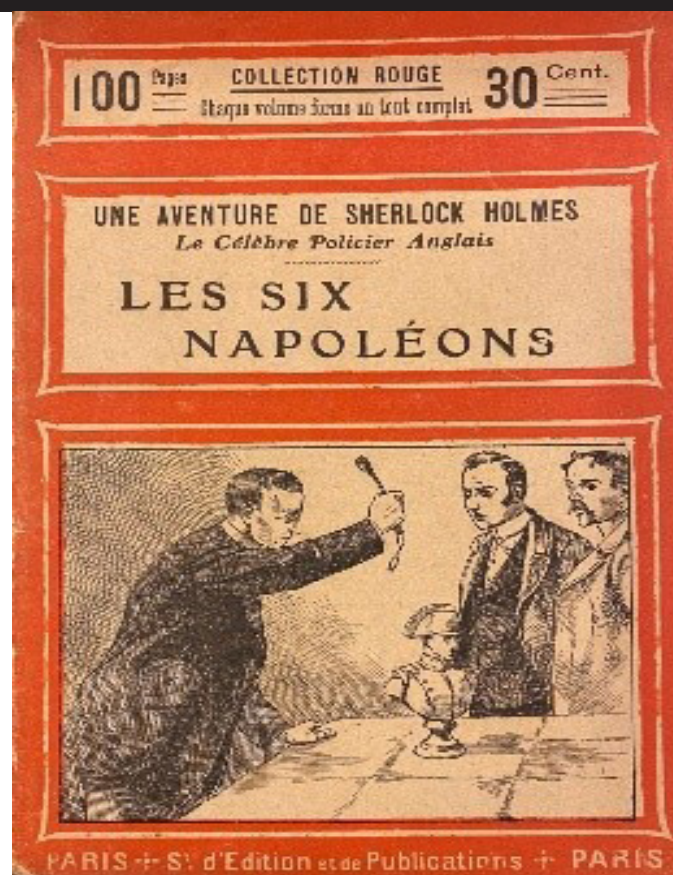


Conan Doyle étant un auteur britannique, nous nous concentrons principalement sur les documents anglophones (britanniques et américains). Cependant, le Canada est un pays bilingue et, en tant que tel, il est important que nous recueillions également un échantillon représentatif de contenu français. Un examen de nos fonds montre que la majorité de nos publications en français proviennent de France plutôt que du Québec, ce qui suggère une importante activité de publication d'ouvrages doyléens et holmésiens en France.

Fonds documentaire en langue française

Il y a environ 250 livres en français dans la collection, dont plus de 100 sont des traductions directes des œuvres de Conan Doyle mettant en scène ses personnages les plus populaires (Sherlock Holmes, le professeur Challenger ou le brigadier Gerard). Notre plus ancienne traduction est un exemplaire du *Signe des quatre* (traduit *La Marque des quatre* à l'époque) datant de 1896.

Les pastiches et parodies constituent le deuxième ensemble d'ouvrages en français. Nous en avons une centaine. Ce sont des histoires écrites par d'autres auteurs, utilisant le personnage de Sherlock Holmes (par exemple les histoires d'Arsène Lupin et Herlock Sholmès de Maurice Leblanc). Une partie importante des pastiches de la Collection (environ la moitié) sont des romans



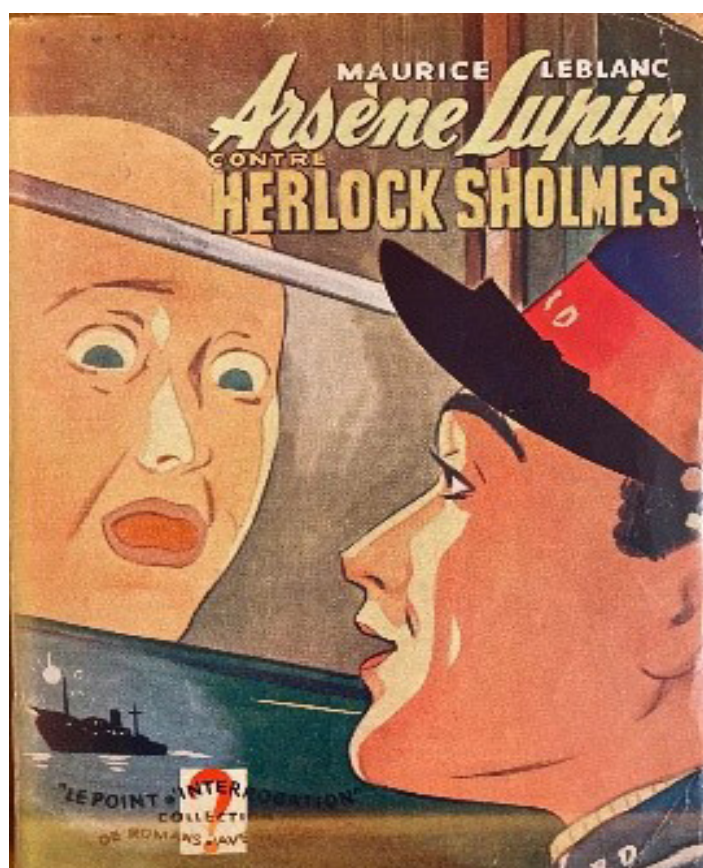
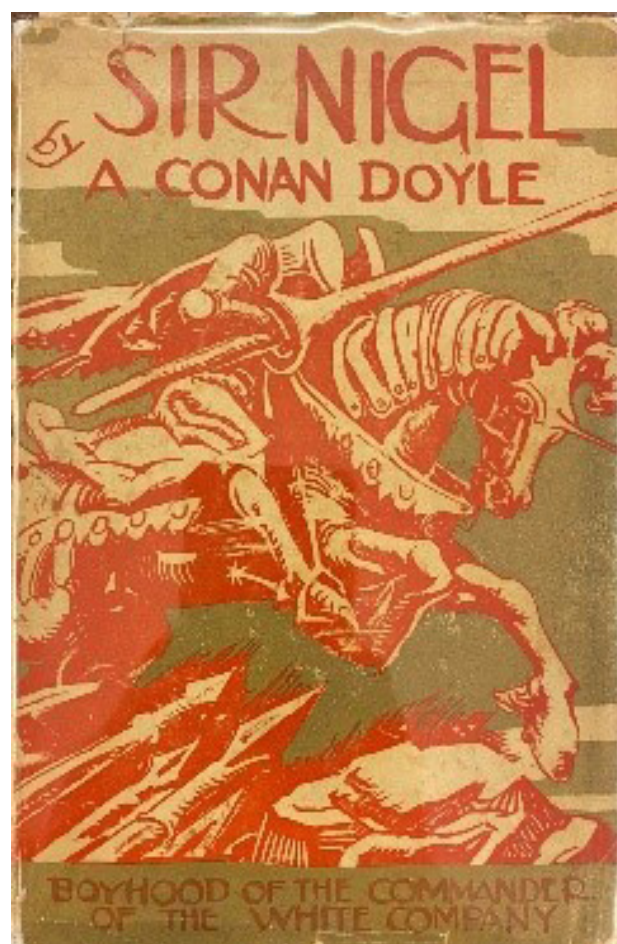
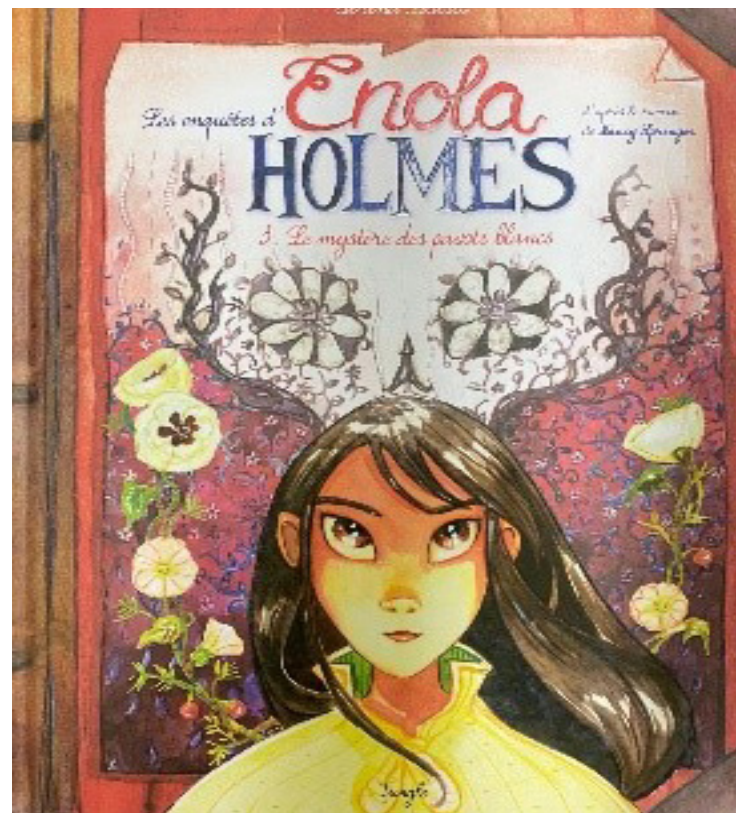
La Gazette du 22/B

graphiques (comme les adaptations des histoires d'Enola Holmes de Nancy Springer). Nous avons également des traductions de célèbres pastiches anglais comme *La Vie privée de Sherlock Holmes* publiée à l'origine sous le titre *The Private Life of Sherlock Holmes* adapté en roman par Michael & Mollie Hardwick à partir du film de Billy Wilder.

Nous possédons aussi des essais en français : des interprétations, des analyses et des critiques des histoires de Sherlock Holmes. On y retrouve, entre autres, des publications de sociétés holmésiennes françaises.

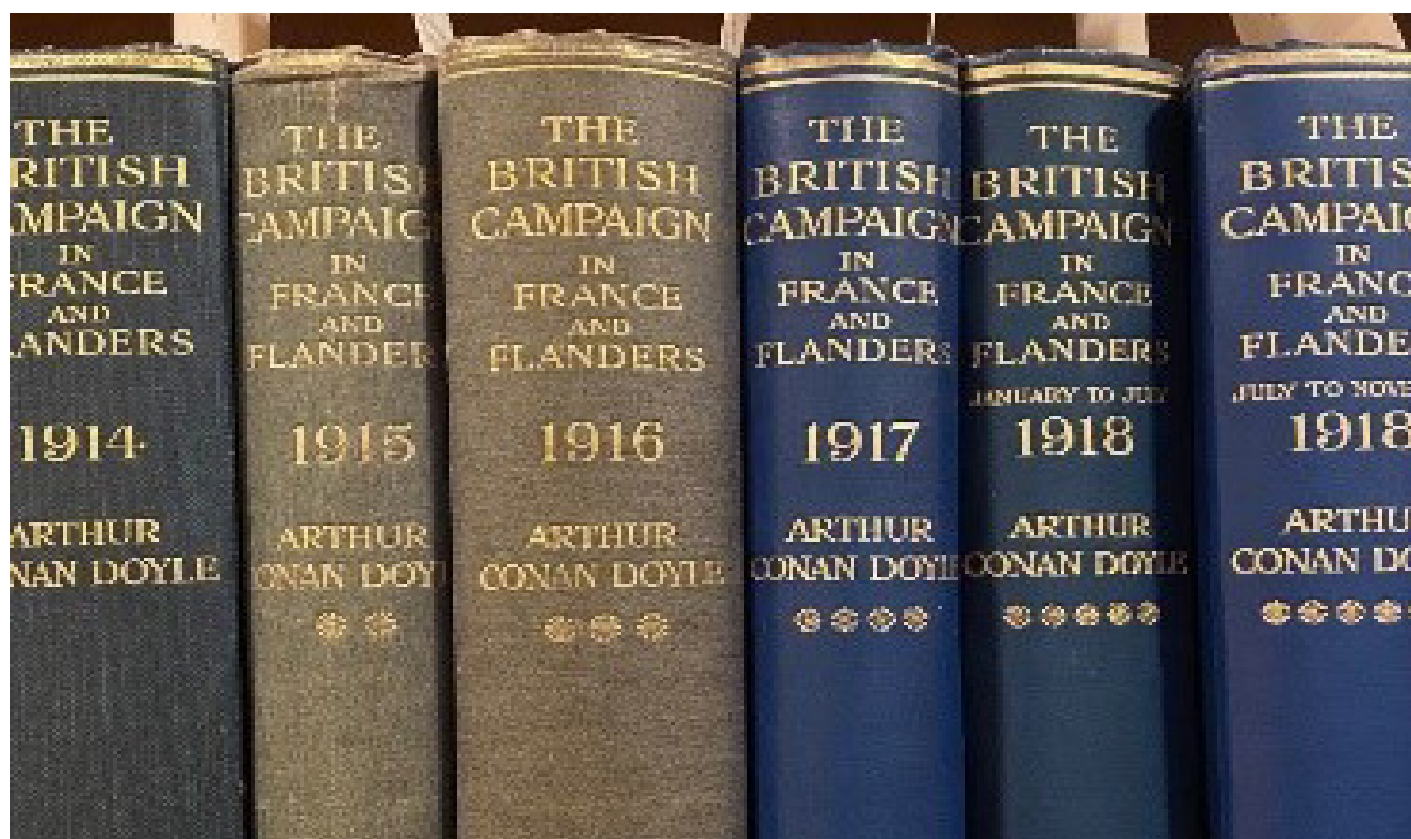
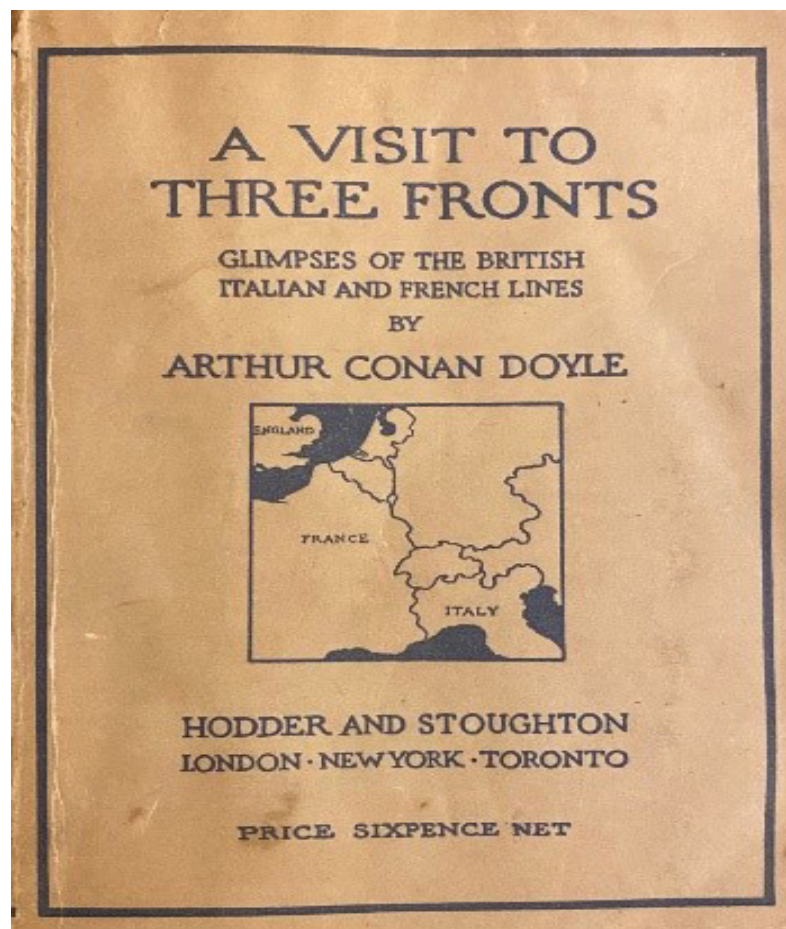
Des ouvrages anglophones sur la France

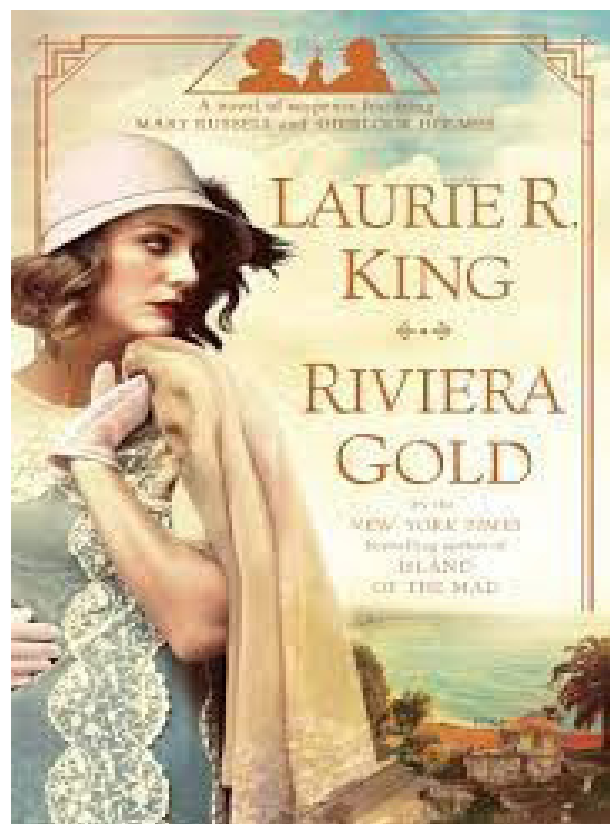
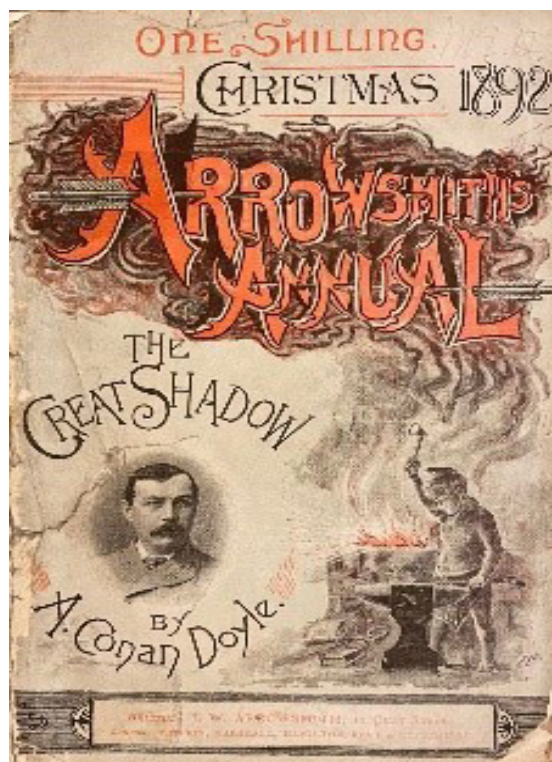
Un grand nombre des documents anglophones liés à la France de notre fonds ont été écrits par Conan Doyle lui-même. Il s'y est rendu à plusieurs reprises au cours de sa vie pour rendre visite à sa famille, prendre des vacances, étudier, donner des conférences et aider aux efforts de guerre. Il aimait la France, parlait et écrivait français et étudiait même son histoire. Beaucoup de ses récits de fiction se déroulent en France, y font référence ou incluent des personnages français. Les exemples les plus connus sont sûrement *Les Exploits du brigadier Gérard*,



La Compagnie blanche, Sir Nigel, Les réfugiés, Oncle Berna et La Grande Ombre. De nombreuses histoires de Sherlock Holmes incluent aussi des lieux et des personnages français. Il est à noter que notre Collection Arthur Conan Doyle détient également le manuscrit original de *The Marriage of the Brigadier*, inclus dans l'intégrale du Brigadier Gerard.

Arthur Conan Doyle est également auteur de contenus non-romanesques sur la France tels que *A Visit to Three Fronts ; Aperçus des lignes britanniques, italiennes et Françaises* et *La campagne britannique en France et en Flandre* écrits après avoir visité le front occidental pendant la Grande Guerre. Nous possédons aussi *Le Mystère de Jeanne d'Arc*, écrit à l'origine par Léon Denis sous le titre *Jeanne d'Arc, Médium* (publié en 1910 en France) et que Conan Doyle a traduit en anglais. Il était donc assez à l'aise dans la langue de Molière pour traduire ce texte, mais reconnaît la grande difficulté de cette tâche dans la préface du livre. Conan Doyle en raison de sa croyance dans le spiritisme, a trouvé qu'il était important de diffuser ce texte.



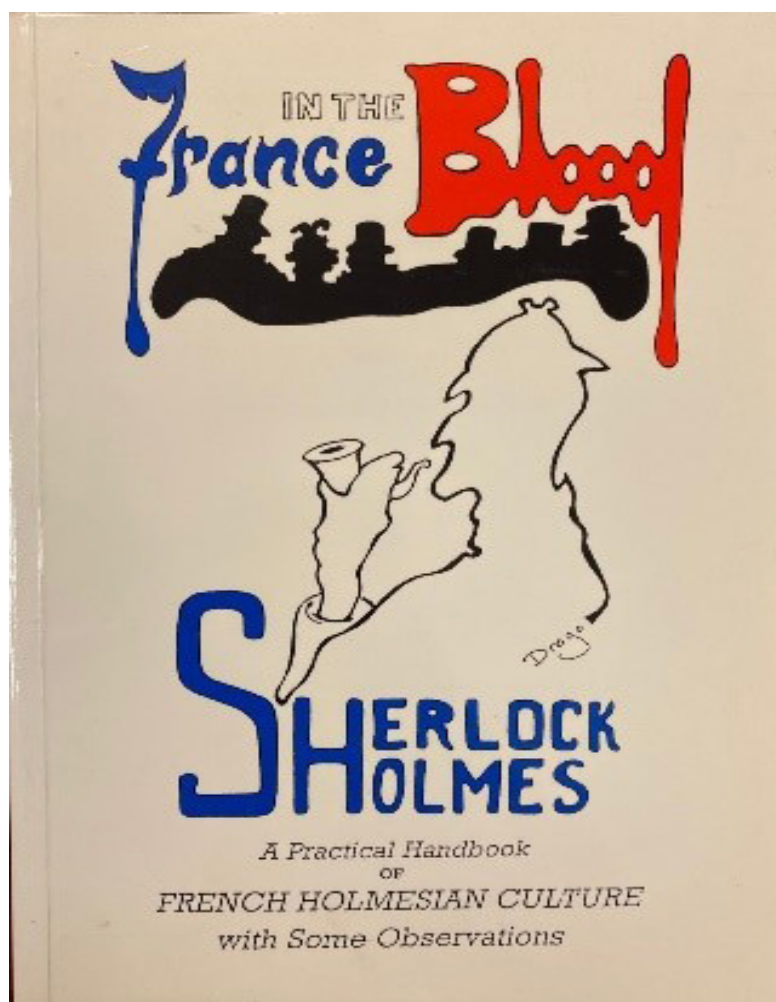


Outre les livres de Conan Doyle, notre fonds contient aussi des pastiches en anglais se déroulant en France, comme certains volumes de la série Mary Russell de Laurie R. King ou une série de Carole Nelson Douglas relatant les aventures d'Irene Adler. Nous détenons également les traductions anglaises des histoires d'Arsène Lupin mettant en scène Herlock Sholmes.

Enfin, nous avons des « écrits sur les écrits » anglais sur Sherlock Holmes et la France tels que *La France dans le sang*, un manuel pratique de culture holmésienne française et *Sherlock Holmes en France et en Suisse* qui référence les lieux visités par Holmes dans les histoires.

Notre collection Arthur Conan Doyle est donc unique car elle englobe tout ce qui concerne Conan Doyle et Sherlock Holmes. En édifiant et en conservant ainsi une collection multilingue, visant l'exhaustivité, nous sommes en mesure d'atteindre un public international.

Sources
 - The Arthur Conan Doyle Encyclopedia. (2018). "France" from: <https://www.arthur-conan-doyle.com/index.php?title=France>
 - Toronto Public Library. (2021). "Arthur Conan Doyle Collection" from: www.tpl.ca/acd





SHERLOCK HOLMES ET LA PHÉNOMÉNOLOGIE



Jean-Marc Rouvière
philosophe et essayiste

Aussi Improbable que « la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie » célébrée par Lautréamont, l'association entre Sherlock Holmes et la philosophie a de quoi nous interloquer. Cependant, c'est bien les notions d'improbable et d'impossible utilisées dans la méthode du grand détective que Jean-Luc Marion, penseur contemporain, emprunte pour étudier le concept de phénomène. Jean-Marc Rouvière, auteur de nombreux essais⁽¹⁾, fait pour la Gazette du 221B, la lumière sur cette petite curiosité philosophique.



Jean-Luc Marion, Académicien français et philosophe

Au tournant du 19^e et du 20^e siècle, un contemporain de Conan Doyle, le philosophe allemand Edmund Husserl (1859-1938) inaugure un mouvement de pensées qui ne cessa depuis de donner des fruits : la Phénoménologie. La réflexion qui entoure le phénomène ne datent certes pas de cette époque, mais la nouveauté husserlienne fut de prendre le contrepied de la psychologie et de la métaphysique classiques en cherchant l'accès « aux choses mêmes » en tant qu'elles nous apparaissent, en tant qu'elles se donnent à nous. Ces « choses » sont celles qui meublent le monde : ordinaires ou extraordinaires,

matérielles ou non. La Phénoménologie s'avère donc une méthode philosophique. S'y sont appliqués, en France, de nombreuses et fortes personnalités philosophiques aussi diverses que Jean-Paul Sartre (1905-1980), Emmanuel Lévinas (1906-1995) ou notre contemporain Jean-Luc Marion (1946-).

Ce dernier a mis l'accent sur une distinction entre les phénomènes pouvant apparaître soit comme « événements » soit comme « objets ». Les premiers sont imprévisibles, uniques et sans cause immédiatement identifiable. Inversement, les seconds sont prévisibles, reproductibles et sont les effets de causes assignables.

(1) : *Au-devant de soi - Esquisses vers une philosophie de l'anticipation*, l'Harmattan, 2019 - [Retrouvez tous les ouvrages de Jean-Marc Rouvière](#)



Notre quotidien est sans surprise quand nous avons affaire à des « objets » puisque c'est nous qui leur donnons une visibilité par les concepts communément partagés que nous leurs appliquons et qui permettront leur compréhension. Mais parfois nous ne sommes plus maître du jeu de la perception et de la connaissance, et sommes alors rétrogradés au rang de *témoin de l'événement*. A cet égard la distinction mise en avant par Marion permet de souligner que les aventures telles que celles de Sherlock Holmes relèvent largement, comme toute enquête policière, de l'« événement » et non de l'« objet ». Face à l'incroyable, à l'imprévu, à l'invraisemblable, en sceptiques désorientés nous restons cois et ne pouvons que nous écrier : « mais c'est impossible ! », « qu'a-t-il pu se passer ? » et autres expressions de notre désarroi. L'« événement », c'est ce à quoi nous sommes d'abord soumis, qui vient vers nous, alors que l'« objet », c'est ce vers quoi nous allons armés des concepts et principes de la rationalité.

ment à l'objet qui est aisément conceptualisable.

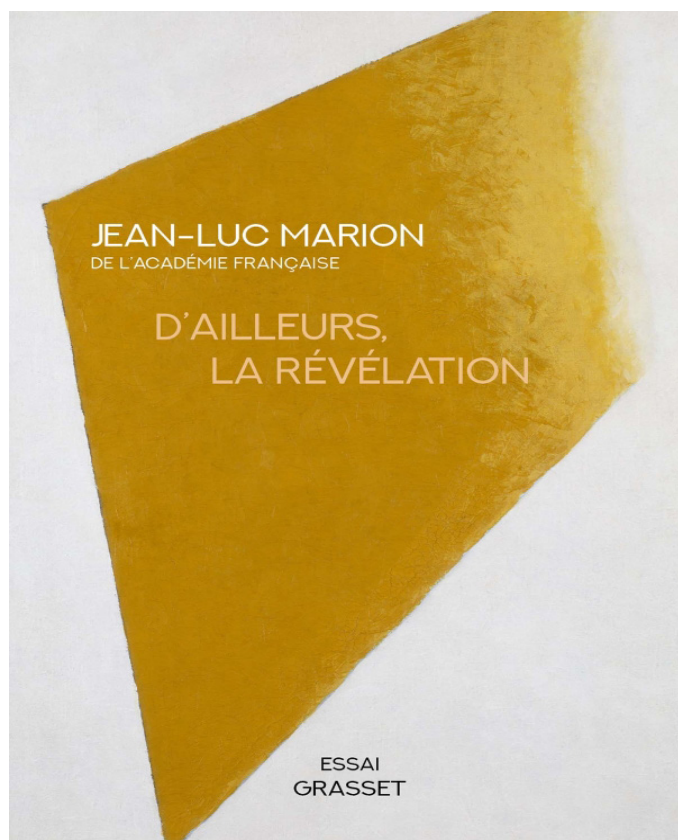
« Le témoin sait ce qu'il dit, très certainement et très sûrement, puisqu'il parle de ce qu'il a reçu par intuition (vue, audition, etc.) ; mais il ne comprend pas ce qu'il dit, puisqu'il ne peut l'unifier dans un concept complet, ni l'identifier dans une signification suffisante. D'ailleurs, lorsque le témoin (au sens policier et juridique du terme) se trouve interrogé, ce qu'on lui demande de rapporter (et que le témoin sait sans le comprendre) sert à l'enquêteur pour comprendre autre chose que le témoin, autre chose que lui présentent, devine et d'abord cherche : le concept, la signification, le fin mot de l'affaire (le crime, le coupable, etc.). L'enquêteur tente de requalifier le phénomène saturé (ndr : phénomène pour lequel l'intuition qu'on en a excède largement le ou les concepts qu'on peut lui appliquer) en un phénomène objectivable, de droit commun, où un concept rendrait compréhensible la totalité de l'événement. »⁽¹⁾

Le témoin peut donc fournir, le cas échéant, mille et un détails de la scène du crime mais sans répondre aux questions essentielles : « qui a tué ? » et « pourquoi ce crime ? ». Personne ne songerait à lui reprocher cette impuissance. Ce n'est pas à lui d'apporter les réponses, mais au détective, fort de son impassibilité.

Il y a ainsi un grand écart épistémologique entre celui qui peut dire « j'ai tout vu mais je ne comprends pas » et celui qui pourra dire « je n'ai rien vu mais j'ai tout compris ». Mais si l'enquêteur et le témoin était une même et unique personne, l'enquête n'aboutirait-elle pas plus vite ? Sans doute faudrait-il pour la sérénité de l'enquête et donc la bonne objectivation de l'événement que l'enquêteur laisse décanter en lui les impressions ressenties lors du crime en tant que témoin. La recherche de cette dichotomie intime paraît non seulement des plus acrobatiques mais, en cas de succès, on reviendrait de facto au dualisme témoin / enquêteur dont l'efficacité a fait ses preuves.

Jean-Luc Marion illustre par un exemple littéraire la tentative de ramener l'« événement » à un « objet ». Telle est la méthode, dit-il, de tout détective, donc par excellence de Sherlock Holmes exposant lui-même sa pratique dans *Le Soldat blanchi* (1926) :

(1) : Cette citation et celle qui suit sont extraites de : « J.L. Marion, *Le témoin et le paradoxe. Remarques sur la phénoménalité dans le texte biblique* », *Revue des sciences religieuses*, 92/1 | 2018, 11-25 ; cet article sera repris et modifié dans [le livre D'ailleurs, la Révélation, Grasset, 2020](#)



Nous sommes donc témoins de l'événement dont nous avons tout, ou au moins beaucoup vu, mais qui nous semble si invraisemblable qu'il n'y a pas de mots pour le décrire. Aucun concept adéquat ne semble pouvoir s'y appliquer, contraire-



« This process starts upon the supposition that, when you have eliminated all which is impossible, then whatever remains, however improbable, must be truth. It may well be that several explanations remain, in which case one tries test after test until one or other of them has a convincing amount of support. » (Ce processus est basé sur l'hypothèse que lorsque vous avez éliminé tout ce qui est impossible, il ne reste plus que la vérité, aussi improbable qu'elle soit. Il arrive que plusieurs explica-

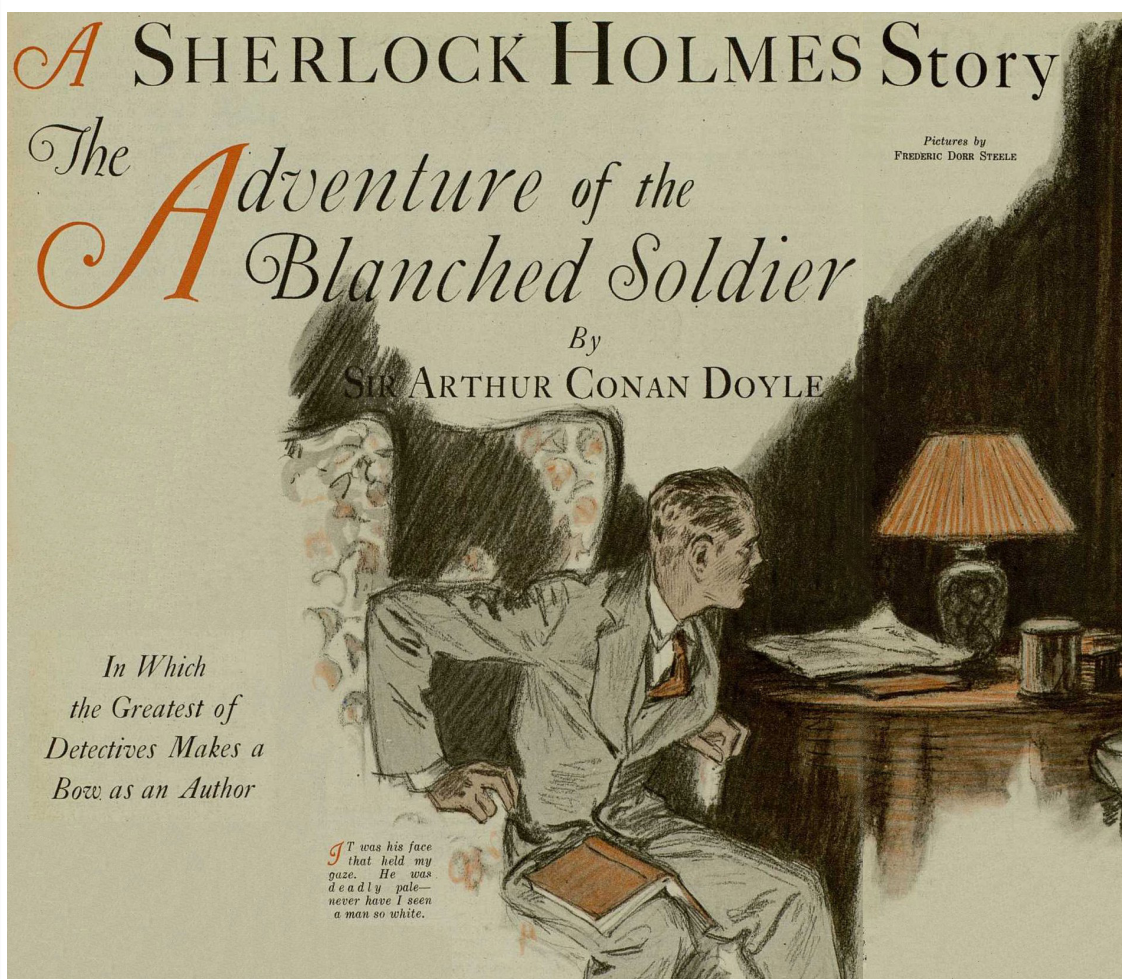
yeux de la métaphysique classique le phénomène non objectivable (mesurable, paramétrable), ainsi quelque chose sera possible ou ne le sera pas, c'est la loi du tout ou rien qui s'applique pour fonder ce distinguo. L'improbable se situe au sein du possible, du côté des probabilités les plus faibles. Le rôle de l'enquêteur est alors de détecter les possibles et leur attribuer une probabilité, avec l'ambition de répondre aux questions que nous évoquions (« qui ? » et « pourquoi ? ») par les possibles de probabilité

très fortes, c'est-à-dire presque des certitudes. Faute de certitudes, la justice ou l'histoire se contenteront d'intimes convictions.

On en revient ainsi au statut de l'« événement » qui contrarie si fortement la rationalité ordinaire. « L'événement, dit Marion, c'est l'impossible qui se réalise » c'est-à-dire qui a toute l'apparence finale d'un « objet », de quelque chose d'arrivé comme un train entré en gare, mais qui ne répond en rien aux normes du prévisible et qui reste donc foncièrement mystérieux. »

Car nos cris de stupeur et d'incompréhension ne peuvent cacher,

nous le savons bien, l'évidence (elle aussi criante) qui est sous nos yeux. Oui, l'assassinat a bien eu lieu, le cadavre est là sur le trottoir. Oui, les tours new-yorkaises ont bien été abattues, les gravats et les corps sont là, partout. Et si dans bien des cas l'enquêteur ou l'historien finiront par détecter des causes suffisantes pour démasquer les coupables, ils auront bien du mal à déceler en plénitude la signification de tels actes, leurs causes premières.



tions s'offrent encore à l'esprit ; dans ce cas on les met successivement à l'épreuve jusqu'à ce que l'une ou l'autre s'impose de façon notable.).

J.L. Marion note alors : « Évidemment, Sherlock Holmes butte sur [des difficultés] (...) : comment faire [l'arbitrage] entre l'impossible et l'improbable, comment évaluer la conviction et même comment définir l'impossible ? ». Pour essayer de départager « impossible » et « improbable » (stricto sensu) dans le contexte de l'enquête policière, examinons une distinction de nature et de degré. L'impossible est aux



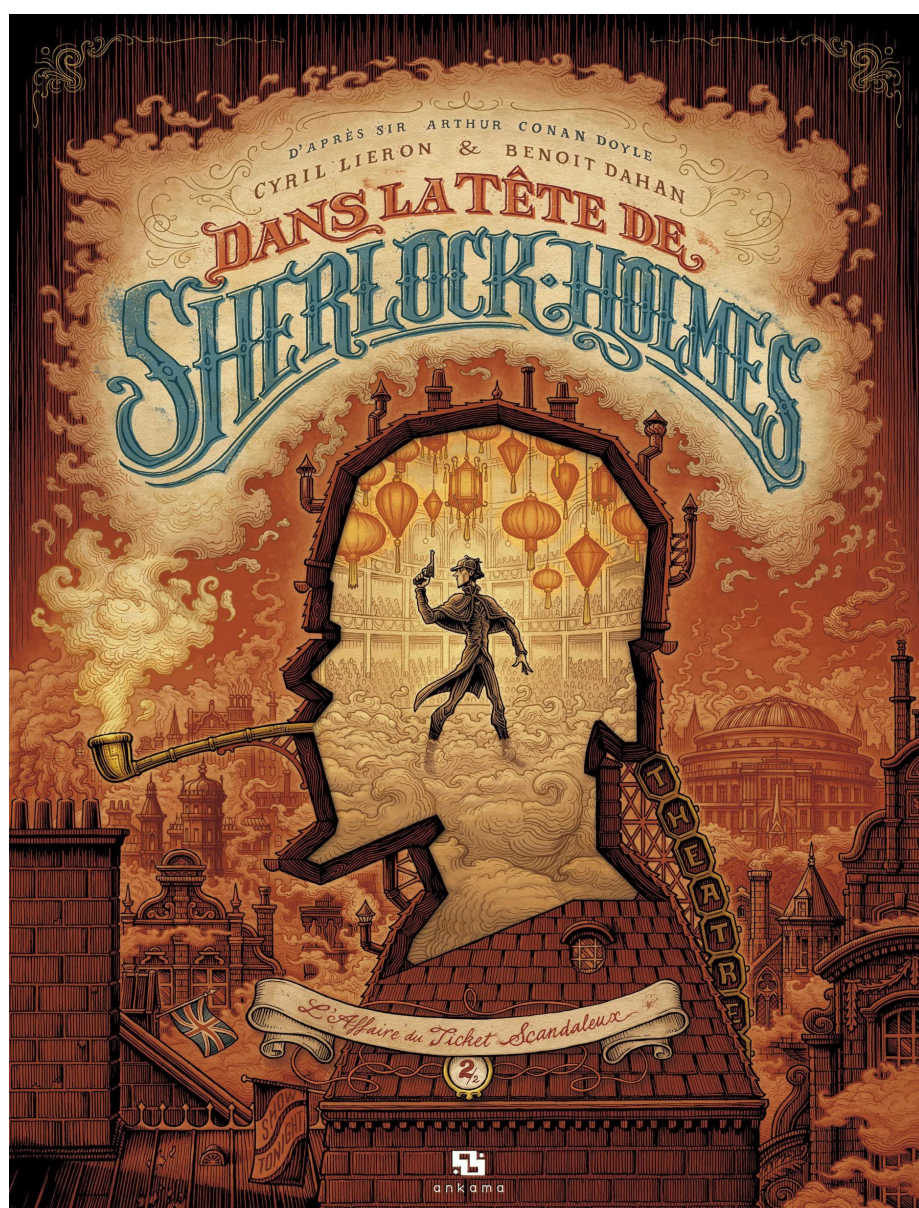
DANS LA TÊTE DE SHERLOCK HOLMES, TOME 2... SUIVEZ LE FIL !

Dans l'univers holmésien, s'il est bien un domaine où les français se distinguent, c'est la bande dessinée. Des *Archives de Sherlock Holmes* (Chanoinat et Marniquet) à l'hilarante série *Baker Street* (Barral et Veys) en passant par les 10 tomes des *Quatre de Baker Street* (Djian et Legrand), la production est riche et variée. On peut compter, parmi les belles réussites de ces dernières années, le dyptique *Dans la tête de Sherlock Holmes*, de Liéron et Dahan. Erudit et ingénieux, le second tome, sorti le 24 septembre dernier, est à la hauteur de nos attentes.



Par Martha Hudson
membre du
Cercle Holmésien de Paris

Plus de deux ans après la sortie du premier tome, nous découvrons enfin la suite et la fin de l'aventure avec un plaisir qui justifie cette longue attente ! Nous plongeons avec délice dans ce volume à la couverture tout aussi ingénieuse et accrocheuse que celle de son prédécesseur : la découpe en relief d'un bâtiment qui a la forme du profil de Sherlock, nous rappelant cette citation du grand détective : « Voyez-vous, je considère que le cerveau de l'homme est, à l'origine, comme une petite mansarde vide (...). Un sot y entasse tous les fatras de toutes sortes qu'il rencontre (...). L'ouvrier adroit, au contraire, prend grand soin de ce qu'il met dans la mansarde, dans son cerveau » (*Une Étude en rouge*). Cette représentation du « mind palace » de Sherlock, qui n'est pas sans évoquer la série de la BBC, est reprise plusieurs fois dans le récit, sous la forme d'immeuble biscornus contenant des machineries à l'ambiance steampunk, dans des tons gris et sépia qui siéent parfaitement à l'ambiance victorienne de cette BD. Le graphisme est incroyablement fouillé et c'est un plaisir de se perdre momentanément dans les détails de chaque planche. Heureusement, comme dans le premier tome, les auteurs ont littéralement matérialisé le fil rouge permettant de suivre Sherlock pas à pas. C'est là aussi que réside l'origi-



nalité de cet ouvrage : nous ne découvrons pas l'histoire à travers les yeux de Watson. C'est Sherlock lui-même qui nous embarque avec son acolyte dans l'aventure et nous guide dans le dédale de l'enquête (avec plus d'habileté que dans *La Crinière du lion* !).

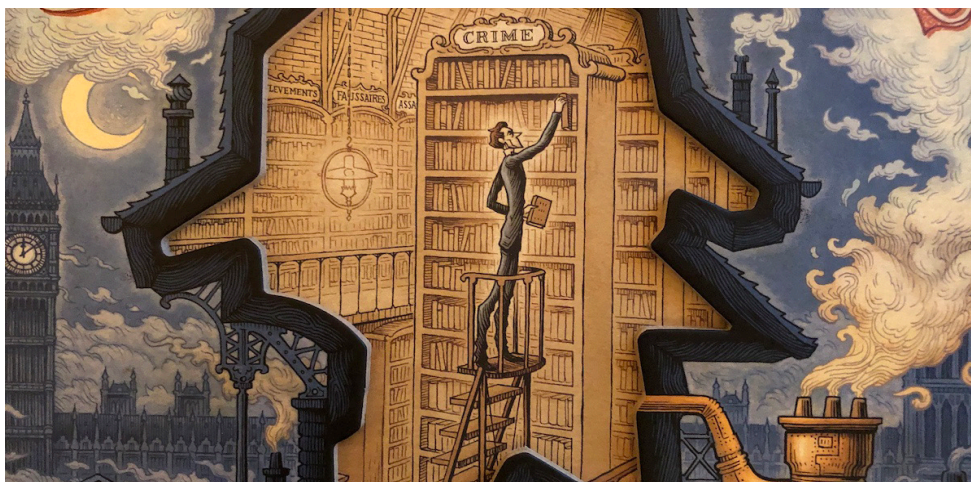


Et quelle enquête ! Contrevenant avec bonheur et un soupçon de poudre aux yeux à la règle n°5 du décalogue de Ronald Knox (« Aucun Chinois ne doit figurer dans l'histoire »), le scénario nous entraîne à la suite d'un Sherlock bondissant au meilleur de sa forme, tantôt mettant bout à bout les indices pour effectuer de brillantes déductions, tantôt combattant aux côtés du fidèle Watson. Les lieux visités sont magnifiquement dessinés, en particulier le Royal Albert Hall et le navire sur lequel se déroule le dénouement final. L'interactivité est également de la partie, en proposant au lecteur quelques pliages de pages et autres lectures par transparence, ludiques et éclairants.

Enfin, comme il se doit, l'album contient quelques friandises pour l'holmésien à la recherche de clins d'œil. Lorsque Sherlock évalue la probable difficulté d'un problème à la hauteur de 5 pipes, nous voyons le nombre de pipes atteint augmen-



son « laboratoire mental » est particulièrement croustillant avec ses jeux de mots (décantation, précipitation, solution pure à 90%...). Quant à Mycroft qui apparaît pour la première fois dans ce tome, il a un physique qui évoque fortement un certain Charles Gray.



ter au fil des 5 pages suivantes. Comme il se doit, les cigares sont dans le seau à charbon et lorsque nos deux compères quittent le centre-ville pour poursuivre l'ennemi à cheval, Sherlock, tel Superman, revêt en un tournemain sa « tenue de campagne » : deerstalker, cape d'Inverness, loupe et pipe. L'épisode des déductions de Sherlock dans

Au final, la conclusion de l'aventure tient les promesses du premier tome. Voilà un diptyque qui, peut-être, est aussi bluffant et inventif, comparé aux adaptations précédentes de Sherlock en BD, que la série de la BBC a pu l'être dans le domaine des adaptations filmées. Même si la fin du premier volume évoquait vaguement *La Ligue des rouquins*, l'intrigue est originale et bien ficelée, incorporant des éléments

liés à l'histoire du colonialisme britannique et surtout appuyée par une mise en page surprenante, un graphisme somptueux et une représentation fascinante des processus mentaux de Sherlock. Elle nous entraîne à la suite du Maître dans une histoire digne de Conan Doyle lui-même.



SÉLECTION DE PASTICHES DE FRANCE

Les auteurs français sont loin d'avoir boudé le pastiche, ce genre littéraire qui consiste à imiter un auteur ou à emprunter ses personnages pour les plonger dans des aventures différentes. En voici une liste absolument non-exhaustive.

Sherlock Holmes arrive trop tard et Arsène Lupin contre Herlock Sholmès (1906) - Maurice Leblanc

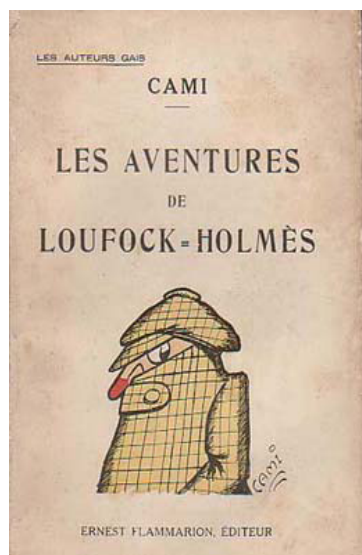
À tout seigneur tout honneur, c'est le créateur de notre Arsène Lupin national qui ouvrit la valse des pastiches français. S'étant attiré les foudres de Conan Doyle en utilisant le nom de son héros dans son premier opus, Maurice Leblanc contournera le problème en le transformant dans les nouvelles suivantes (Watson, lui, fut nommé Wilson).



« C'est justement quand je ne comprends plus que je soupçonne Arsène Lupin » admet Sholmès... Tout un programme et un beau duel de neurones en perspective dans cet ancêtre du crossover.

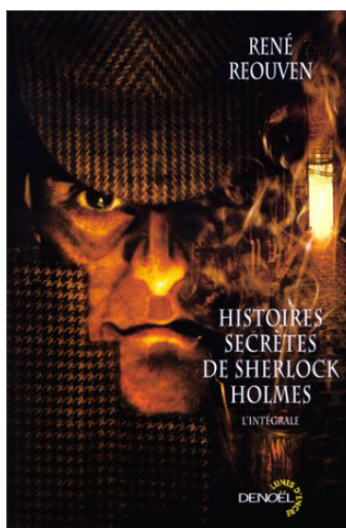
Les Aventures de Louflock-Holmès (1926) - Cami

Avant les Marx Brothers, avant les Monthly Python, Pierre Henri Cami a placé notre détective préféré dans un univers aussi absurde qu'hilarant... Avec son compagnon, le chef de la sécurité relative, Louflock-Holmès s'attaque à l'énigmatique assassinat de l'accordeur de participes, à la disparition des cloches de Chicago et à la tragique affaire des malles sanglantes. Un chef-d'œuvre de drôlerie !



Histoires secrètes de Sherlock Holmes (1993) - René Réouven

Auteur de polars et de science-fiction, le regretté René Réouven s'est attaché, de 1982 à 1990, à réouvrir les dossiers inconnus du public : les fameuses *untold stories* évoquées par Watson comme autant de miettes du petit poucet. *L'Assassin du boulevard*, *Le Rat géant de Sumatra...* en tout une quinzaine d'aventures écrites de 1982 à 1990 et regroupées dans un pavé de 1000 pages sous le titre *Histoires secrètes de Sherlock Holmes*. Ce livre est particulièrement bien écrit. La langue française y est maniée avec subtilité, on a l'impression



de lire de la prose impeccablement ourlée de Conan Doyle. Oscar Wilde affirmait que l'imitation est la forme de flatterie la plus sincère... En voilà un bel exemple.

Série Wiggins (1993-2012) - Béatrice Nicodème

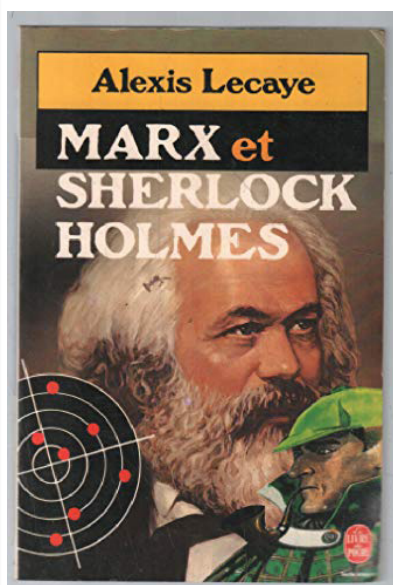
C'est le chef de file des Baker Street irregulars dont Béatrice Nicodème, également auteure du pastiche *Défi à Sherlock Holmes*, a choisi pour être le héros de ses romans jeunesse. « Jeunesse » ne signifie pas ici simpliste ; il s'agit de vrais romans policiers, avec de vrais rebondissements et plusieurs énigmes qui se croisent... et les holmésiens adultes se réjouiront des nombreux clins d'œil au Canon.





SÉLECTION DE PASTICHES DE FRANCE

Marx et Sherlock Holmes (1981) - Alexis Lecaye



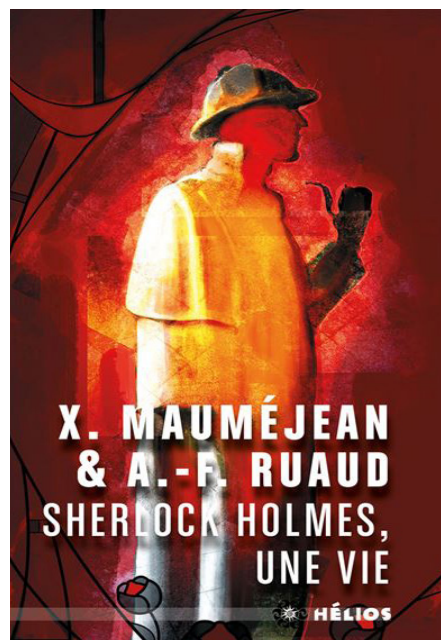
Le protéiforme créateur de *Julie Lescaut* a signé deux pastiches dans lesquels il met face à face le grand détective et des personnalités majeures de son temps : Karl Marx en 1981, puis Albert Einstein en 1996. Une façon de composer des variations déjantées sur les personnages de Conan Doyle sans

doute. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que Lecaye s'en donne à cœur joie. Se montrer à la fois fidèle et décalé... Un bel exploit !

L'Instinct de l'équarisseur : Vie et mort de Sherlock Holmes (2002) - Thomas Day

Thomas Day, écrivain de science-fiction et de fantasy ainsi que scénariste de bande dessinée signe ici une uchronie dans laquelle Arthur Conan Doyle rencontre le véritable Sherlock Holmes et son acolyte un monde parallèle steampunk où se croisent Oscar Wilde, Billy The Kid, deux Jack l'éventreur et des extraterrestres appelés les «Worsh». Un roller coaster rocambolesque où se mêlent aventure, comédie, western, horreur... Attendez-vous à l'inattendu.

Sherlock Holmes : Une vie (2011) - Xavier Mauméjean
Adeptes du Grand Jeu consistant à considérer que Sherlock Holmes est un personnage historique, que John Watson est son biographe et Conan Doyle



agent littéraire. Xavier Mauméjean effectue un travail remarquable de recherche et de souci du détail qui rappelle celui de William Baring-Gould. Mauméjean tisse tout un réseau d'hypothèses, de conjectures, toutes très étudiées, autour de la supposée vie du génial détective et de son entourage.

Duel en Enfer (2008) - Bob Garcia

Grand tintinophile et auteur de romans policiers, Bob Garcia a écrit plusieurs pastiches : *Le Testament de Sherlock Holmes* (2005) ou *Penny Blood*, *Sherlock Holmes revient* (2011). Dans *Duel en enfer*, il s'attaque à l'exercice périlleux d'une énième variation sur la rencontre de deux mythes : Sherlock Holmes et Jack l'éventreur. Bob Garcia a écrit un petit bijou qui nous entraîne dans les sordides brouillards du Whitechapel de 1888. Il dépeint sans complaisance les souffrances de tous ces gens condamnés à crever de faim, à boire du matin au soir pour oublier leur misère et ce qu'ils sont contraints de faire pour survivre. Le froid, la faim, la violence omniprésente, la prostitution et pire encore sont rendus avec un réalisme étonnant.



À suivre...

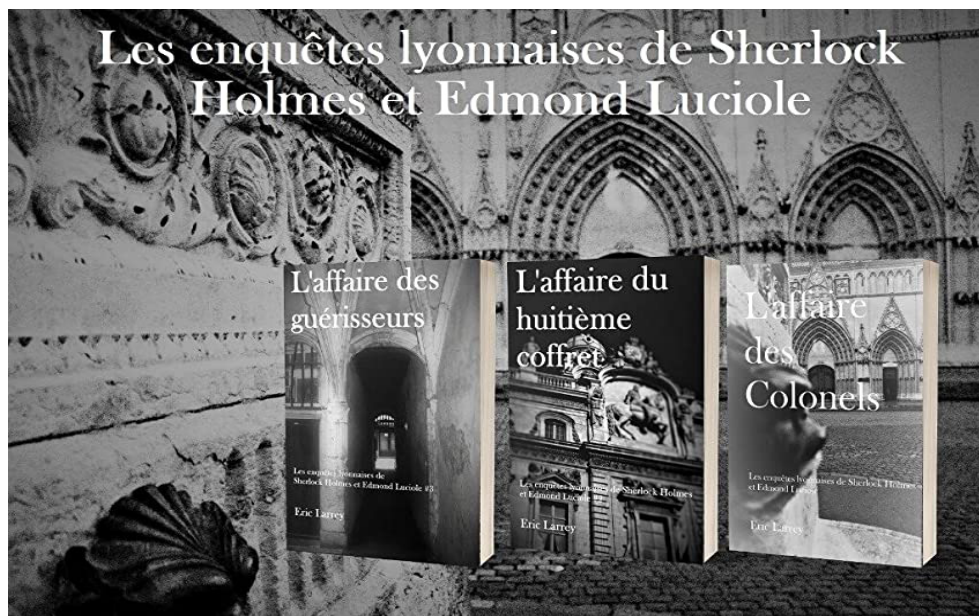


INTERVIEW D'ÉRIC LARREY



Devenir écrivain n'était pas une évidence pour Eric Larrey. Pourtant, depuis qu'il a fait le grand saut dans la création littéraire, il a, en moins de trois ans, publié 3 romans holmésiens. Lyonnais amoureux de sa ville, il a imaginé un Sherlock Holmes âgé de 16 ans effectuant un séjour initiatique dans la capitale des Gaules

Les enquêtes lyonnaises de Sherlock Holmes et Edmond Luciole



G221B : Bonjour Eric, je vais commencer par la question traditionnelle : Pouvez-vous vous présenter et nous raconter votre parcours holmésien ?

Éric Larrey : J'aurai 55 ans dans quelques jours, Je suis ch'ti d'origine et lyonnais de cœur. Je suis marié depuis 30 ans, j'ai deux filles et deux petits enfants. Et toute la famille participe à l'aventure holmésienne dans laquelle je me suis lancé ! Mon épouse est ma première relectrice, notre fille cadette réalise les photos des couvertures et notre fille aînée a traduit le premier volume en anglais. Professionnellement parlant, je dirige le service R&D et innovation d'un groupe d'ingénierie. Je crois que mon réel attrait pour Sherlock Holmes date de la série incontournable avec Jeremy Brett. Cela m'a incité à lire le Canon en français et en anglais, puis à suivre les nombreuses adaptations télévisées, cinématographiques et en BD. Je ne suis pas un spécialiste de Sherlock Holmes, comme j'ai pu en croiser dans les associations holmésiennes ...

Par contre, je suis fasciné par le personnage, par son intelligence, ses processus mentaux et sa personnalité complexe. Et puis il y maintenant quatre ans, je me suis fixé un challenge. Lecteur de romans policiers, de fantasy et d'études historiques, je me demandais si j'étais capable d'écrire une histoire avec une intrigue, des personnages, ... Il me semblait assez logique de partir de mes centres d'intérêt. Le 19^e siècle, période de l'histoire que j'apprécie le plus, et Lyon, ma ville de cœur où fut fondé

le premier laboratoire de police criminelle au début du 19^e siècle. Par ailleurs, Lyon héberge également la direction d'Interpol. Qu'est-ce qui peut bien expliquer une telle conjonction ? Il n'y avait qu'une explication possible : le plus grand détective de tous les temps avait forcément dû y séjourner et semer les graines d'une police moderne.

G221B : Et quel a été votre processus mental pour créer un Sherlock Holmes de 16 ans ?

É.L. : Je voulais à tout prix respecter la cohérence historique. Toutes mes histoires collent au plus près à la réalité historique internationale, nationale et locale. Concernant Sherlock Holmes, je voulais également que tout soit cohérent et plausible. Je suis parti du film de Barry Levinson, *Le Secret de la pyramide* sorti en 1985. À la fin du film, notre futur détective est contraint de quitter son collège... Mais pour aller où ? Son frère Mycroft a certainement cherché à le



mettre à l'abri. Or chacun sait que les frères Holmes ont un grand-oncle français, le peintre napoléonien Horace Vernet. Un de ses petits-fils, Philippe Delaroche-Vernet (qui fut bien réel), se trouvait être un diplomate français, contemporain de Mycroft. J'ai donc imaginé que l'aîné des Holmes allait demander à son cousin d'héberger l'impétueux jeune homme durant quelques temps. Mais en 1870, Philippe Delaroche-Vernet sent



Philippe Delaroche-Vernet - © Assemblée nationale

bien que le second Empire court à sa perte et que Paris n'est pas le lieu le plus sûr. Il fait alors appel à un ami d'enfance, Edmond Luciole, récemment installé à Lyon.

G221B : Racontez-nous la naissance de votre duo. Avez-vous pensé qu'Edmond Luciole serait un bon acolyte pour Sherlock Holmes, ou que Sherlock Holmes serait un bon acolyte pour Edmond Luciole ?

É.L. : Edmond Luciole joue plusieurs rôles dans ces romans. En premier lieu, il est le narrateur des enquêtes qu'il mène avec Sherlock. À ce titre, il est un peu le pendant du docteur Watson. Une manière de rendre hommage, bien humblement, à l'œuvre de Sir Arthur Conan Doyle. Lorsque Sherlock Holmes arrive à Lyon, il a 16 ans et doit donc s'appuyer sur un partenaire solide, qui pourra lui apporter un soutien, une contribution réelle dans ses enquêtes, et être un interlocuteur crédible pour les clients.

Edmond Luciole est très différent de Sherlock. Il a grandi dans la rue et la violence. Son parcours aurait pu s'arrêter net un soir au coin d'une sombre ruelle, s'il n'avait rencontré un certain Charles Lecour, le père de la boxe française. Formé par le maître, Edmond commencera à se faire un nom dans les combats organisés lors des galas mondains auxquels le tout Paris assiste. C'est alors qu'Edmond hérite d'une maison et d'une rente à Lyon. Le jeune champion quitte alors Paris pour la capitale des Gaules, où il fonde le premier club de boxe française de la ville. C'est donc Edmond qui formera Sherlock au combat rapproché et au maniement de la canne.

La cohabitation des deux jeunes hommes permettra à chacun d'évoluer dans une relation où les équilibres évolueront au fil du temps. Les deux hommes sont très complémentaires. Quand Sherlock est un logicien, un analyste, Edmond apparaît comme un intuitif. Et bien qu'il soit clairement un homme d'action, Edmond cherche souvent à contrebalancer la prise de risque du jeune détective imprudent. Cette complémentarité et ces différences me semblaient nécessaires pour la construction d'un duo et puis, comme son nom le laisse entendre, Luciole est un conducteur de lumière.

G221B : Vous êtes lyonnais et votre ville tient une place centrale dans les aventures que vous relatez. Parlez-nous de votre relation avec votre ville.

É.L. : Je suis arrivé à Lyon en 1985 pour poursuivre mes études et j'y ai rencontré mon épouse. L'attachement sentimental était donc déjà immense. Autre type d'attachement avec l'École Centrale de Lyon que j'ai fréquentée durant huit ans, et qui est devenue un « personnage » récurrent de mes romans.



Par ailleurs, Lyon est une très belle ville dotée d'une histoire particulièrement riche et d'un patrimoine culturel étonnant. Elle a joué un rôle important dans la poursuite de la guerre contre la Prusse suite à la chute du Second Empire et a connu un épisode communard. Elle est aussi le berceau d'industries majeures, d'innovations nombreuses au cours du 19^e siècle.

Mes romans sont l'occasion de partager mon amour pour cette ville et d'en dévoiler quelques mystères. J'ai voulu intégrer des personnages typiques de la ville, comme Anselme qui est un dessinandier à la retraite, un métier qui consistait à dessiner les motifs des soieries ou bien Victor Ardent, chef de la sûreté lyonnaise. Tous ces personnages de fiction croiseront la route de personnalités réelles, comme le préfet Challemel-Lacour, le maire Hénon, le procureur Andrieux...

G221B : Sherlock Holmes n'a jamais aussi bien mangé que dans les années lyonnaises que vous lui prêtez. Un hommage à la gastronomie de votre ville, ou une revanche que vous offrez à Sherlock Holmes sur tous les pastiches ou il est décrit comme un piètre mangeur ?

É.L. : Que serait Lyon sans sa gastronomie ou que serait la gastronomie sans Lyon ? C'est une part incontournable de la culture lyonnaise, incarnée par Maryvonne, la gouvernante de la maisonnée, passionnée de cuisine et de spiritisme (une autre pratique répandue à Lyon à l'époque). Maryvonne est un peu la représentante des Mères Lyonnaises, ces porte-drapeaux de la tradition culinaire. Elle trouve Sherlock bien trop maigre et ne lui laisse guère le loisir de ne pas faire honneur à ses plats. Pour autant, il n'y accorde pas un très grand intérêt et peut même se passer de manger quand une enquête l'occupe pleinement. Tout le contraire d'Edmond, qui ne rate jamais un repas et n'oublie pas d'emporter un encas lors de leurs missions.

G221B : Vos trois romans prennent place aux alentours de 1870, une période charnière très agitée. Était-ce important pour vous de placer Sherlock Holmes dans ce contexte ?



École Centrale de Lyon

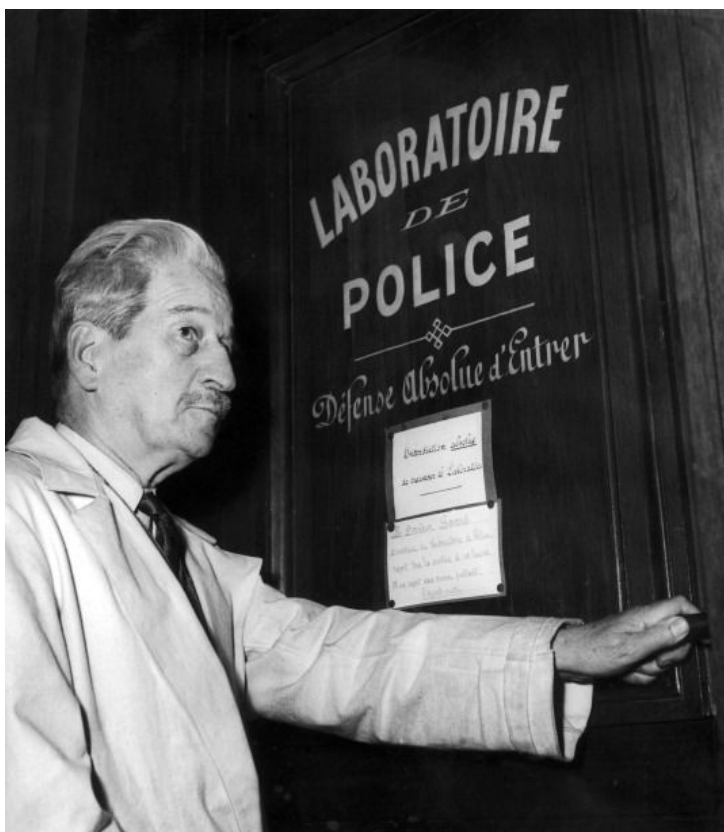
É.L. : C'était nécessaire pour deux raisons. La première est la continuité du parcours de Sherlock Holmes, et la seconde est que cette période est très riche en événements de toutes sortes. Pour les romans, il est nécessaire d'avoir du contenant, un contexte étoffé. J'ai donc choisi de lier le sort des premières enquêtes à des événements et à des personnages majeurs de cette époque. Le premier tome s'insère ainsi dans la toute fin du Second Empire et le deuxième nous fait revivre la Commune de Lyon.

G221B : Vous êtes de formation scientifique, vous écrivez des romans holmésiens qui se déroulent à Lyon... Les fantômes d'Alexandre Lacassagne et d'Edmond Locard vous hanteraient-ils ?

É.L. : Sans doute celui d'Edmond Locard. D'ailleurs, son père, Étienne Alexandre Arnould Locard, croise Sherlock dans le premier volume. Il en parlera plus tard à son fils, qui deviendra un fervent admirateur de notre détective. La médecine joue un rôle important, avec quelques grands noms de la chirurgie lyonnaise mais aussi des traitements qui feraient frémir aujourd'hui. Et la présence de Clarisse Beaumont, une des héroïnes du troisième tome, qui souhaite devenir une des très rares étudiantes en médecine de l'époque. Le 19^e siècle a vu tant d'innovations et de développements ! Le pantélégraphe de Caselli (une sorte de fax avant l'heure), la seringue de Ga-



briel Pravaz (un lyonnais), les débuts de l'électricité, le développement de la chimie... Autant de ressources à exploiter pour Sherlock.



Edmond Locard

G221B : Dans votre dernier roman, *L'Affaire des guérisseurs*, les relations entre Holmes et Luciole se compliquent. Qu'est-ce qui vous a donné envie de prendre cette direction narrative ?

É.L. : Je savais bien que tôt ou tard, Sherlock regagnerait Londres pour y mener sa grandiose carrière. Alors, je me suis demandé ce qui aurait pu provoquer un éloignement, une distanciation entre les deux amis, les deux associés. Eh bien, tout simplement, ils évoluent dans leurs pratiques professionnelles mais aussi dans leurs relations personnelles. Et peut-être n'auront-ils plus les mêmes priorités. Le troisième tome s'attache, plus que les précédents, à comprendre ces évolutions, ce qui donne un peu plus de relief aux enquêtes et ouvre la voie à de nouveaux personnages principaux.

G221B : Et vous faites apparaître Watson. Il vous manquait ?

É.L. : Edmond Luciole n'était pas destiné à devenir auteur, alors il fallait un facteur déclenchant pour lui faire abandonner ce rôle et le docteur Watson était la ressource idéale.

Il est bien connu que Sherlock Holmes est très discret sur son passé et que son principal biographe, le bon docteur Watson, est en quête de toute information qui permettrait de mieux cerner son énigmatique compagnon. Un soir de 1894, Holmes laisse filtrer qu'il a séjourné quelques années à Lyon, chez un certain Edmond Luciole. Muni de cette seule référence, le docteur Watson mène son enquête et découvre que ce Luciole vit toujours à Lyon, où il est connu comme détective ! Aussitôt, Watson lui écrit en le pressant de lui en dire plus sur ces années. Après quelques temps de réflexion, Edmond se lancera dans la narration de leurs enquêtes ainsi que dans une relation épistolaire suivie avec le docteur Watson. Ce dernier joue donc un rôle majeur et représente un lien naturel avec la seconde carrière, bien plus connue, de notre bien aimé Sherlock Holmes

G221B : La dernière question sera, elle aussi, traditionnelle : Quels sont vos projets holmésiens pour les mois ou les années à venir ?

É.L. : J'aurais aimé publier le tome 4 pour cette fin d'année, mais quelques contretemps en retarderont la sortie, désormais plutôt prévue pour le printemps 2022. La ligne directrice est déjà fixée et un quart du roman est écrit. Mais si je connais la trame et l'intrigue majeure, j'ignore encore en partie comment les héros en démêleront les fils et ce à quoi ils pourront être confrontés. Cela fait tout le sel de l'écriture !

En parallèle, j'ai écrit une nouvelle, dans le même esprit que les nouvelles de Sir Conan Doyle. Une enquête du même duo, mais sous un format plus court, plus centré sur l'affaire elle-même. *L'Affaire du Musée* sortira avant le tome 4. C'est un format différent, à voir ce que cela donnera, mais elle pourrait bien être suivie d'autres nouvelles. J'ai quelques idées de scénarii qui pourraient s'y prêter. Les aventures lyonnaises de Sherlock Holmes et Edmond Luciole ne sont donc pas terminées !

[Retrouvez les romans d'Éric Larrey en format électronique](#)



LA LITTÉRATURE AU TEMPS DE SHERLOCK HOLMES



par Fabienne COUROUGE
fondatrice de la gazette du 221B
fabienne.courouge@gazette221b.com

Conan Doyle publia les histoires de Sherlock Holmes de 1887 à 1927 et il est difficile d'imaginer une période où la société se transforma aussi radicalement. D'un point de vue artistique, les aventures du grand détective côtoyèrent les derniers romans réalistes victoriens, les *Essais* de Sigmund Freud, *La Guerre des mondes*, *À la Recherche du temps perdu* ou *Ubu roi* sur les étals des librairies...

La France, comme l'Angleterre, ont été des acteurs majeurs dans le développement du roman moderne et leurs interactions oscillent entre opposition et admiration. Si le prude royaume victorien s'est souvent indigné de la licence des romans de leurs voisins d'outre-Manche, le 19^e siècle a également vu des écrivains, des critiques et des lecteurs britanniques et français échanger avec enthousiasme sur des œuvres, des idées et des théories du roman.

PERCEPTION(S) DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DANS LA SOCIÉTÉ VICTORIENNE.

Les romans français sont immoraux et pernicieux...

L'idée la plus répandue est que la Grande-Bretagne victorienne était prude par rapport à une France post-révolutionnaire permissive. C'est en partie exact et les romans français sont devenus, pour certains britanniques, synonymes de mœurs douteuses représentant ouvertement la sexualité, et en particulier l'adultère.

Ce point de vue est partiellement créé et incarné par des « arbitres littéraires » tels que John Wilson Croker (homme politique irlandais et principal contributeur du magazine libéral conservateur *Quarterly Review*). Son article « French novels », paru en 1836 fustige farouchement plus d'une centaine de romans français récents dont les thèmes principaux sont, selon lui « l'adultère, l'inceste, le suicide et le meurtre » et s'indigne des mœurs louches dépeintes par Paul de Kock (romancier français le plus populaire dans l'Angleterre du milieu du 19^e siècle), Hugo, Dumas père ou encore Balzac. Il réserve ses remarques les plus cinglantes à George Sand qui « par l'union d'une rhétorique passionnée et d'idées sensuelles porte à son excès le plus pernicieux ce genre de romans immoraux ». William Makepeace Thackeray (auteur des *Mémoires de Barry Lindon*) avait des points de vue similaires : il pensait que *Lelia* de George Sand était une « apologie des voleurs et des prostituées »



John Wilson Croker - British Museum

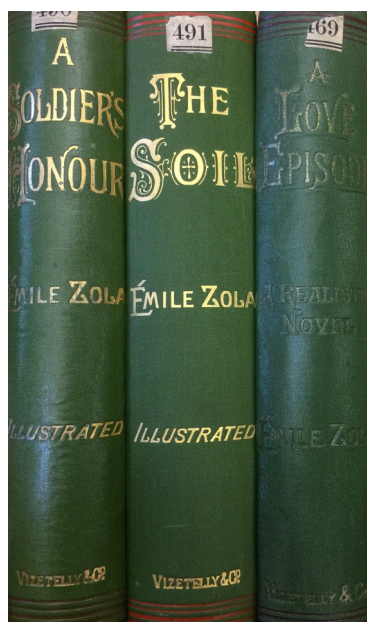
Mais les gardiens de la morale britanniques ne s'inquiétaient pas seulement du sexe : un article de 1847 dans le *London Journal* critiquait certains écrivains Français de « l'école romantique » pour avoir défendu « l'idée peu masculine et impie que le suicide était un acte justifiable ».



Le journal londonien *Saturday Review* partage cette aversion pour les auteurs de l'hexagone et affirme dans un article de 1857 intitulé « French Literature » que « lorsque les enseignements contenus dans la littérature française, au cours des trente ou quarante dernières années, sont regardés de près, nous pouvons nous étonner de la tolérance dont nous avons fait preuve en ne jetant pas les romans d'une Sand ou d'un Sue au feu ».

Plusieurs passages de roman victoriens illustrent ce jugement. Ainsi, dans le roman *The Young Step-Mother* de Charlotte Mary Yonge, l'héroïne, Albinia Kendal, est consternée de voir son beau-fils Gilbert cacher sous son oreiller une traduction des *Trois Mousquetaires* qu'elle considère comme « l'une des pires et des plus fascinantes romances de Dumas », qui devrait elle aussi être jetée au feu pour préserver la moralité des enfants.

La maison d'édition Vizetelly, spécialisée dans la traduction de romans français contemporains fut



même trainée en justice par une société qui s'appelait la « National Vigilance Association ». Son but était « de protéger garçons et filles contre la littérature pernicieuse ». Après une virulente campagne médiatique suivie d'une motion à la chambre des communes, Henry Vizetelly, fut condamné

pour avoir publié trois livres obscènes dont *Nana*, *La Terre* et *Pot-Bouille* de Zola.

...mais on les lit quand même

Mais l'idée que les lecteurs victoriens évitaient les romans français – principalement sur la base de l'immoralité – est pourtant largement remise en question par l'étude des documents d'époque. À la

fin des guerres napoléoniennes, les Britanniques recommencèrent à visiter la France en grand nombre et éprouvèrent un regain d'intérêt pour la mode française, y compris la mode littéraire. Une « certain gracious Lady », Queen Victoria elle-même, confie en 1844 à son journal ses impressions sur *Consuelo* de George Sand, le décrivant comme « très intéressant et finement écrit, mais tant soit peu scandaleux ».

En effet, il apparaît que les ouvrages français étaient largement disponibles et rencontraient un grand succès. Les archives des bibliothèques brossent un tableau éloquent de l'appétit du public pour les romans d'écrivains tels que Dumas et Paul de Kock. En outre, les romans français étaient également



Paul de Kock

diffusés par le biais des bibliothèques ambulantes. Les trois premiers catalogues de Mudie's, de 1848, 1858 et 1869 comptent plus de soixante titres français de Victor Hugo, Lamartine, Sue ou Feydeau... et moins d'une dizaine d'autres titres étrangers, toutes nationalités confondues.



Ils étaient enfin vendus en librairies. Holywell Street, une allée étroite parallèle au Strand abritait à l'époque victorienne des douzaines d'échoppes. Elles étaient, dans la première moitié du 19^e siècle, le repère des radicaux enthousiasmés par la révolution française et enclins à se montrer rebelles et irrévérencieux face à la monarchie. Peu à peu, cette rue devint un lieu où étaient vendus des romans licencieux, principalement français...



Holywell Street à l'époque victorienne

Une dernière preuve que la littérature venue de France était amplement lue et source de débats est donnée par l'examen des magazines littéraires victoriens : dans le 59^e volume de la *Saturday Review* (1885), sur 29 comptes-rendus d'ouvrages étrangers, on dénombre 26 français, 3 allemands et rien venant d'autres pays.

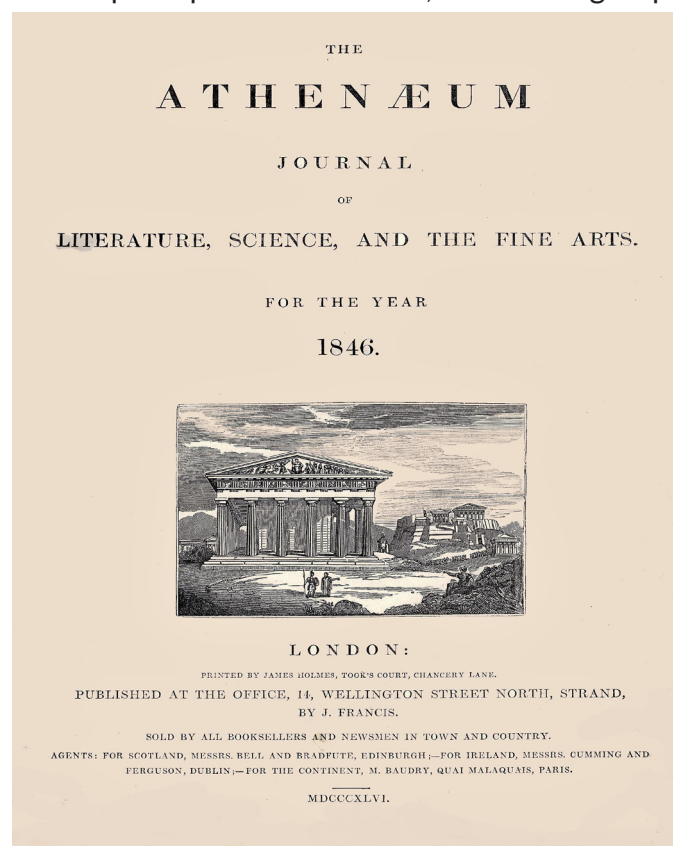
Une influence indéniable

Les relations ambiguës que nous venons d'examiner ont naturellement créé des connexions entre les deux pays et plus particulièrement leurs auteurs.

La virulente condamnation de la littérature française rédigée par John Wilson Croker fut par exemple rejetée des deux côtés de la Manche, autant par l'anglais George Reynolds que par le français Sainte-Beuve.

Par ailleurs, des critiques français, tels que Jules Janin et Désiré Nisard, ont également écrit pour des revues telles que *The Athenæum* et *The London Review*, ce qui leur permit de poursuivre le débat entre classicisme et romantisme avec leurs homologues britanniques.

Des auteurs anglais de tous genres ont du reste clamé leur enthousiasme pour la littérature française et s'enorgueillirent de l'influence qu'elle exerçait sur eux. Dans sa correspondance avec Mary Russell Mitford, Elizabeth Barrett Browning déclara, en 1846 que, depuis sa découverte des œuvres de Balzac, elle avait fait ses adieux au roman anglais. Elle y révèle aussi une grande admiration pour le travail de Sand et un désir de « se définir comme une lectrice d'avant-garde » en opposition à l'Angleterre conservatrice. Des cercles politiques et littéraires, comme le groupe





radical et féministe lancèrent un projet de traduction des œuvres de George Sand.

Les romanciers à sensation ne revendiquaient pas toujours leurs inspirations, mais beaucoup étaient désireux de se revendiquer en tant qu'adeptes de Balzac, dont l'étoile littéraire montait en Angleterre.

Les années 1870 ont en effet vu se développer une attitude des auteurs britanniques plus défiante envers la prétendue prudence victorienne et une volonté de mettre en évidence et de défendre les qualités transgressives de la littérature française. Au cours de ces années, Balzac et Hugo apparaissent en effet comme des modèles pour le roman en tant que forme d'art sérieuse. Hugo, en particulier, est tenu en haute estime, considéré comme la combinaison réussie de l'art et de la popularité.

Wilkie Collins et Charles Dickens étaient parmi les nombreux romanciers britanniques explicitement ou implicitement influencés par la littérature française dans les années 1860. Dickens était enthousiasmé par la langue et la culture françaises. Cette affirmation est étayée, entre autres, par la lettre qu'il écrivit à son ami Emile de la Rue en mars 1847 : « Je suis charmé par [Paris], et j'ai un respect beaucoup plus grand pour les Français que je n'en avais avant. L'appréciation générale et le respect de l'art, dans son sens le plus large et le plus universel, à Paris, est l'un des plus beaux traits nationaux que

« Autant les Anglais l'emportent comme moralistes et satiristes, autant les Français l'emportent comme artistes et romanciers. »

Hippolyte Taine - 1863

je connaisse. Ce sont des gens particulièrement intelligents... Je crois qu'ils sont, à bien des égards, les premiers dans l'univers. De tous les hommes de



Charles Dickens à la une du magazine l'éclipse - 1868

lettres que j'ai vus, c'est Victor Hugo qui m'a surtout plu. ». Il le rencontra en effet au cours de l'hiver 1846 et le considéra comme « un génie de la racine des cheveux à la plante des pieds ».

De nombreux artistes et intellectuels britanniques considéraient que les intrigues des romans français étaient meilleures que celles développées dans les ouvrages de leurs compatriotes. Ils étaient convaincus que la relative liberté du contenu avait un effet avantageux sur la forme. Les écrivains britanniques empruntèrent des techniques à leurs homologues français. On peut par exemple noter que les descriptions maritimes de Joseph Conrad font écho à sa lecture de Pierre Loti tant sur le plan stylistique que narratif.



Parmi les écrivains français, Zola, Maupassant, Flaubert et Goncourt ont exercé l'influence la plus puissante sur les romanciers d'outre-Manche, suscitant chez eux le désir de développer un réalisme sans fard dans la représentation de la vie (à la manière de Zola) et, plus important encore, une attention à la structure et à l'expression inspirée de Flaubert.

De l'admiration des impressionnistes pour William Turner, des réactions britanniques face à l'affaire Dreyfus, ou celles des français au procès d'Oscar Wilde,

l'ère victorienne a marqué un tournant dans les échanges artistiques et intellectuels entre la France et la Grande-Bretagne.

En conclusion, il n'y a jamais eu qu'une seule conception, une seule réception de la littérature française au Royaume-Uni. Selon la formule d'André Gide : « Les influences ne créent rien ; ils ne font qu'éveiller ce qui est déjà là ! ».

La France apparaît au travers des lettres britanniques à la fois comme un repoussoir ou un aimant dont les représentations constituent avant tout un symbole de l'inséparable union entre les deux pays.



Le magazine vous a plu ?

N'hésitez pas à partager notre site sur les réseaux sociaux

<https://gazette221b.com/>

Rejoignez notre groupe Facebook pour suivre nos actualités

[Groupe Facebook la Gazette du 221B](#)

Si vous voulez nous contacter, poser une question, proposer un article

contact@gazette221B.com